

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

Organe Officiel du Comité Egypte-Grèce



S.M. le Roi des Hellènes Paul Ier, photographié avec M. Georges Anastassopoulos, auteur de l'« Histoire industrielle de la Grèce » (1840-1940) lors de l'audience que le Souverain lui a accordé et durant laquelle il lui présenta les 3 volumes de son ouvrage (couronné par l'Académie d'Athènes en Mars 1948), dans une édition de luxe richement reliée.

Cette photo montre de façon éloquente les sentiments démocratiques de S.M. le Roi Paul et le grand intérêt qu'il porte envers tout ce qui a trait au progrès de l'Economie Nationale de la Grèce.

ONT COLLABORÉ A CE NUMÉRO :

Ap. Dascalakis, Edouard Dolleans, Th. M. Tsatsos, Delphine Tanered Borenius, F. Talva, Sophie Copandi, Anna Stephanidou, Pierre Descaves, Fouad Abou Khater, Albert Mousset, Robert Kemp, René Dumesnil, A. Shual, Atticus, Orion, Sem,



HELLENIC AIRLINES

"HELLAS"

ont le plaisir d'annoncer l'extension, jusqu'à Alexandrie, de leur ligne Athènes-Londres, inaugurant ainsi un service bi-hebdomadaire entre Alexandrie, Athènes et Londres.

ALEXANDRIE - ATHENES

DIMANCHE — Départ : Alexandrie 06 h. 30 JEUDI — Départ : Alexandrie 14 h. 00
DIMANCHE — Arrivée : Athènes 10 h. 00 JEUDI — Arrivée : Athènes 17 h. 30

Jonction avec le service direct Athènes-Londres qui part d'Athènes à 11 h. 00.

ATHENES - ALEXANDRIE

JEUDI — Départ : Athènes 09 h. 00 SAMEDI — Départ : Athènes 14 h. 00
JEUDI — Arrivée : Alexandrie 12 h. 30 SAMEDI — Arrivée : Alexandrie 17 h. 30

Jonction avec le service direct Londres-Athènes de la veille.

Prix des billets Alex.-Athènes Alex.-Londres

Aller L.E. 17,000 L.E. 61,500 Aller et retour ... L.E. 30,600 L.E. 110,600
Plus 15 % de la moitié du prix du retour imposé par le Fisc du Gouvernement Grec.
Surcharge : (bagages) P.T. 17 par kilo Fret P.T. 13,5 par kilo
Bagages Franco de port 30 kilos.

Pour tous renseignements s'adresser à :

MISR SHIPPING S.A.E.

Le Caire — 48, rue Ibrahim pacha, Tél. 46302/3.

Port-Tewfik — Immeuble Messageries Maritimes, Tél. 134.

Alexandrie 30, rue Chérif pacha, Tél. 29617.

Athènes — 4, rue Mitropoleos — Tél. 33114.

Port-Said — Rue Eugénie, Tél. 610.

AINSI QU'AUX DIVERSES AGENCES DE VOYAGE

La Bière

STELLA

EST ET RESTERA

La Première du Pays

la semaine égyptienne

la plus importante revue d'Orient

STAVRO STAVRINOS, Directeur
Abonnement Annuel Egypte P.T. 200
Luxe P.T. 250

Rédaction - Administration
25, Hassan Sabry Pacha, Zamalek
LE CAIRE - Tél. 49235

Message Royal pour le Ramadan de 1367 de l'Hégire

S.M. le Roi a adressé le 8 Juillet à l'Egypte et au Monde Arabe le message suivant :

Mon Peuple Bien-Aimé,

Par toute la terre, les Musulmans célèbrent aujourd'hui le Mois béni de Ramadan; ils célèbrent l'avènement d'une conception de l'humanité tout imprégnée des grands enseignements de l'Islam qui, en dictant aux Croyants l'entraide et la charité, élève leurs âmes, fortifie leurs cœurs et unit leurs volontés.

Aussi Mes souhaits et Mes vœux vont-ils aujourd'hui à nos vaillants soldats sur les champs de bataille et aux héros, leurs compagnons d'armes, comme à Mon Peuple Bien-Aimé, aux Peuples de l'Islam et à tous les Peuples Arabes, implorant le Tout-Puissant d'assurer leur bonheur et de les élever au rang exalté qu'Il réserve à ceux qui Lui sont fidèles.

Mon Peuple Bien-Aimé,

En ce tournant décisif de l'histoire des Nations Arabes, nos pensées se reportent vers nos frères de Palestine, qui ont vu leurs droits usurpés, qui ont été indignement chassés de leur Patrie et dont l'épreuve constitue la plus flagrante des injustices.

Nous avons fait appel à la conscience universelle pour que cette cause reçoive la solution que dictent les normes de la justice et de l'équité.

Nous avons attendu et nous sommes demeurés impassibles si longtemps que nous avons été accusés de faiblesse; cependant, nous avons continué à patienter encore.

Enfin, lorsque les agresseurs ont poussé leurs actes d'hostilité à l'extrême, force a été aux Armées Arabes d'intervenir pour rétablir l'ordre, restaurer la sécurité aux habitants de la Palestine et garder à ce Pays son caractère essentiellement Arabe.

Sur les champs de bataille, le soldat Arabe s'est battu vaillamment contre un ennemi embusqué dans des villages armés ou retranché derrière des fortifications. Mais Dieu qui a promis la Victoire à Ses soldats a assuré leur triomphe.

« ان ينصرکم الله فلا غالب لکم » (1)

Les héros que Dieu a appelés à Ses côtés nous ont précédés en Sa Divine Présence et vivront éternellement auprès de Lui : notre consolation est de savoir qu'Allah leur préserve la récompense des martyrs, cependant que la Patrie perpétuera leur mémoire immortelle.

Mon Peuple Bien-Aimé,

Pendant qu'aujourd'hui le Mois de Ramadan commence, demain se termine la Trêve dont l'issue a été confiée à des mains vigilantes et qui ont prévu toutes les éventualités.

L'épreuve de la Palestine aura été un des événements marquants dans l'histoire contemporaine des Nations Arabes. Puissions-nous tirer de cet événement les enseignements qu'il comporte et que nos desseins politiques prennent désormais leur inspiration dans notre esprit de solidarité et dans la force de notre union.

Nous n'oublierons pas, non plus, quelle a été l'attitude des Grandes Puissances à notre égard; car si plusieurs d'entre elles ne se sont pas faites les auxiliaires de la justice, il en est qui, guidées par la sagesse, se sont rapprochées de l'équité.

L'Arabe se souvient d'un bienfait; il n'oublie jamais un bienfaiteur.

Daigne le Très-Haut mettre fin aux malheurs de la Palestine et donner la Victoire aux Armées Arabes, unies dans leur but et dans leurs efforts.

Que la Paix de Dieu et Sa Miséricorde soient avec vous.

(Traduction)

FAROUK

(1) Si Dieu est avec vous, nul ne pourra vous vaincre.

A PROPOS D'UNE FÊTE

L'ÉCHO EN GRECE DU 14 JUILLET

par AP. DASCALAKIS, Professeur à l'Université d'Athènes

Nous avons en Grèce depuis longtemps l'habitude de célébrer la fête nationale des Français comme une fête à nous. Et cela pour des raisons à la fois historiques et sentimentales. Le 14 Juillet jour de la prise de la Bastille, émeut, enthousiasme tout cœur humain plutôt comme symbole de la Révolution Française et de ses conséquences historiques pour le sort de l'humanité que comme fait historique en soi. Mais il émeut et enthousiasme particulièrement le peuple grec car il a exercé sur ses destinées une influence immédiate. Les Grecs, alors sous le joug d'un conquérant étranger ont eu dès le premier instant l'intuition de l'importance de la Révolution Française ils ont salué son triomphe comme l'annonce consolatrice mais aussi comme l'invincible facteur de ses libertés. Les proclamations de Bonaparte et les exhortations de ses agents avaient répandu un enthousiasme délirant d'un bout à l'autre de la terre grecque.

Je ne veux pas m'étendre sur des sujets qui furent traités plus d'une fois. Je me bornerai à deux faits caractéristiques : d'abord à la libération, par les armées de Bonaparte, des Iles Ioniennes du joug des Vénitiens; pour la première fois depuis des siècles, soufflait sur une terre grecque la brise vivifiante de la liberté. Ensuite, l'organisation en 1796-98 par Rhigas de Phères premier martyr de la liberté grecque, d'une vaste révolution dans le Proche Orient ayant comme base les principes de la Révolution Française et comme unique appui les armées de la République Française. La Charte même d'après laquelle Rhigas rêvait de gouverner les Grecs et les autres peuples libérés de la Péninsule balkanique était, avec de légères adaptations, une copie des deux premières Constitutions de la République Française et avec presque telle quelle l'adjonction de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen.

Deux autres conséquences historiques de la Révolution Française qui ont exercé postérieurement une influence sur la lutte pour la libération de la nation grecque sont à signaler. D'abord, pendant la durée de la Révolution et même ensuite, des corps de soldats grecs ont été formés, tant par les Français que par leurs adversaires. Les Grecs y ont acquis l'habitude de l'art de la guerre qu'ils utilisèrent plus tard pour leur propre compte. De nombreux chefs de l'Insurrection ont appris le métier des armes dans ces corps que, sous la pression des circonstances, créaient les révolutionnaires français dans l'Orient méditerranéen. D'autre part, les principes de la Révolution Française bien qu'étouffés comme pouvoir politique de gouvernement des peu-

ples, avaient prédominé dans les masses populaires de l'Europe et constituèrent la base du philhellénisme mondial pendant la lutte pour la liberté de la Grèce.

Certes, le philhellénisme de 1821 jaillissait de la tradition classique sous l'enthousiasme que faisait naître chez les hommes cultivés l'idée de la renaissance d'une glorieuse et héroïque nation. Cependant, on peut se demander dans quelle mesure la tradition classique aurait trouvé un terrain fécond de manifestation active pour la lutte des Grecs si les principes de la Révolution Française sur la liberté et sur le droit de l'individu de disposer de lui-même n'avaient pas précédemment travaillé les âmes et les cœurs.

Il faut enfin signaler que dès la première année de la Révolution et bien que tous attendaient un appui actif de la Russie, suivant les proclamations de la Philiki Hétairia, tous les chefs grecs civils ou militaires, appuyèrent la lutte de la Nation sur les principes de la Révolution Française. Toutes les proclamations trahissent l'influence de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen et quelques-unes d'entre elles contiennent des mots des phrases directement empruntés aux textes de la Révolution Française. La première Constitution grecque votée par les Grecs révoltés à Epidaure, quelques mois à peine après la proclamation de la révolution contient presque toutes les libertés politiques et individuelles, suivant une fidèle copie des Constitutions de la Révolution Française. Il est en vérité très caractéristique que les Grecs, renaissant après un esclavage de siècles, entendent se gouverner tout de suite sous le régime le plus libéral, comme aucun pays n'en avait appliqué un semblable ». Or les principes des libertés politiques et individuelles du monde nouveau avaient cessé depuis longtemps d'être appliquées dans le pays même d'où ils avaient jailli, de la France !

Il est donc très naturel que les Grecs fêtent cette journée symbolique de la Révolution Française. Des liens spirituels et sentimentaux forgés dans les tendances communes du tempérament méditerranéen des idéaux communs de leur monde psychique, des intérêts communs de leur vie politique ont fait que les Grecs considèrent les Français comme des frères, qu'ils considèrent le bonheur des Français comme leur propre bonheur, qu'ils célèbrent les fêtes des Français comme les leurs. C'est pour toutes ces raisons que le 14 Juillet trouve dans le cœur du peuple grec un écho que n'a aucune autre fête nationale d'un peuple étranger.

Ap. Dascalakis

Le Centenaire du "Peuple" de Michelet.

« Ce livre, je l'ai fait de moi-même, de ma vie et de mon cœur... Je l'ai trouvé surtout dans les souvenirs de ma jeunesse. Pour connaître la vie du peuple, ses travaux et ses souffrances, il me suffisait d'interroger mes souvenirs. »

Car Michelet a eu une enfance douloureuse. Fils d'artisan, artisan lui-même, il a travaillé de ses mains. Il a connu une brûlure plus intolérable que la misère pour un enfant de dix ans, la peine de voir son père enfermé à Sainte-Pélagie, sur la plainte d'un usurier; plutôt que de sortir dans la rue avec les petits garçons de son âge, l'enfant préférerait rester seul à lire quelques livres parmi lesquels l'ouvrage que préférerait sa mère : « *Les Reines et Régentes de France* », de Dreux de Radier. Michelet nous dit : « Je lisais un peu et j'imaginai beaucoup. Ne sachant rien, il me fallait tirer tout de moi-même ». L'« *Imitation de Jésus-Christ* » évoque à son souvenir une grande chambre froide et démeublée « mais cette chambre, elle me parut vraiment éclairée d'une lumière mystérieuse. Comment dire l'état de rêve où me jetèrent les premières paroles de ce livre ! »

Leur détresse extrême rendait plus proches l'un de l'autre cette mère et ce fils. L'amour de sa mère a donné à Michelet le besoin de sentir toujours présente une tendresse maternelle.

Pendant que son père était en prison, sa mère le conduisait, pour le distraire, au Musée des Monuments Français où Michelet ressentit « *la vive intuition de l'Histoire* ». Michelet vivait très solitaire et n'avait presque pas d'amis; le premier fut son maître de latin qui avait, au dedans de lui une vertu âpre et farouche « qu'il pratiquait à la manière antique avec la candeur d'un enfant et la simplicité d'un Caton. »

En sortant de Sainte-Pélagie, après deux années de prison, l'ouvrier imprimeur reprend son métier d'artisan avec l'aide du grand-père, *correcteur typo*, et celle de Jules Michelet : « Pendant que je composais, écrit celui-ci, mon imagination prenait l'essor. Plus je voyageais et plus ma main était rapide, plus la lettre se levait vite... » Ainsi, de douze à quinze ans, tout en composant, le jeune garçon s'abandonnait aux images et aux souvenirs de ses visites au Musée et déjà ressentait le vague désir de remonter les âges.

Michelet, enfant, a connu le dénuement et adolescent la dure loi du travail manuel et il pourra dire : « Le vrai nom de l'homme moderne est celui de travailleur, je le mérite en plus d'un sens. Avant de faire des livres, j'en ai composé matériellement; j'ai assemblé des lettres avant d'assembler des idées, je n'ignore pas la mélancolie de l'atelier, l'ennui des longues heures ». Michelet a vécu — on ne doit pas

l'oublier — pendant cette sombre période du XIX^{ème} siècle, la plus cruelle au travailleur, par l'insuffisance et l'insécurité du salaire, l'équilibre sans cesse rompu du budget familial, la longueur des journées de travail — une époque dure à la fois par la condition et par la crise de conscience ouvrière.

Michelet n'est-il pas en droit d'ajouter : « Ce que j'ai de meilleur sans nul doute, je le dois à mes épreuves; le peu que vaut l'homme et l'historien, il faut le leur rapporter ». Cela est vrai. Si, à certaines heures, il n'a pas été rudement traité par la vie, un historien n'est pas possédé de cette sympathie seule capable de faire comprendre les misères et la grandeur de tout moment historique. Il n'aura jamais cette vision que son expérience personnelle peut lui faire découvrir de l'existence des individus et des masses qui forment la substance vivante d'un peuple. Car, si l'histoire est une science, elle est la science de l'homme.

Tout historien, tout écrivain, ne réalise une œuvre d'art que si elle s'accomplit à travers la souffrance. Là seulement naît, sinon la plus étincelante beauté, du moins la plus profonde.

Mais « *Le Peuple* » n'est pas seulement un livre profondément humain. Il est un livre de l'amitié. La dédicace à Edgard Quinet s'exprime ainsi : « Ce livre est plus qu'un livre. Voilà pourquoi il vous appartient. C'est moi et c'est vous, mon ami, j'ose le dire. Vous l'avez remarqué avec raison, nos pensées, communiquées ou non, concordent toujours. Nous vivons du même cœur. »

Michelet et Edgard Quinet se sont rencontrés en 1824 chez Victor Cousin; l'un avait 26 ans et l'autre 21. En 1846 ils sont tous deux professeurs au Collège de France. Leur parole à sa résonance profonde dans l'esprit de leurs auditeurs et à travers la sensibilité de la jeunesse aux yeux de laquelle ils incarnent la personnalité du maître, telle que l'a définie dans son « *Journal* » Jean Guéhenno, descendant de Michelet : « Mon métier est de vous enseigner la France (octobre 1940). La prudence ? Mais mon métier exclut la prudence; la seule probité est la règle (octobre 1942) ».

Entre Michelet et Edgard Quinet s'est développée une amitié harmonieuse et entre leurs travaux des correspondances — depuis la traduction de Herder de Quinet qui répond à celle de Vico par Michelet (1827) jusqu'au « *Christianisme et la Révolution Française* » (1845) et la « *Révolution religieuse au XIX^{ème} siècle* » (1860), et la « *Bible de l'Humanité* » (1864).

Lorsque, en 1858, Edgard Quinet écrit « *L'enseignement du Peuple* », il obéit aux sentiments qui ont inspiré à Michelet le chapitre IX, de la III^{ème}

partie du « Peuple » : une première école commune à tous où ils sentiraient la patrie comme providence, la patrie comme dogme et légende. Elle seule doit initier au monde. La politique identique à l'éducation.

Michelet donne de la patrie une définition qui pourrait être celle de l'éducation : la patrie, la grande amitié. « C'est une gloire pour nos vieilles communes de France d'avoir trouvé les premières le vrai nom de la patrie dans leur simplicité pleine de sens et de profondeur. Elles l'appelaient l'Amitié... La patrie, c'est bien en effet la grande amitié qui contient toutes les autres. J'aime la France parce qu'elle est la France et aussi parce que c'est le pays de ceux que j'aime et que j'ai aimés. La patrie, la grande amitié où sont tous nos attachements, nous est d'abord révélée par eux; puis, à son tour, elle les généralise, les étend, les ennoblit. L'ami devient tout un peuple. »

Edgard Quinet avait les mêmes inclinations. Michelet et Quinet furent « frères d'action et de pensée » (Gabriel Monod). En 1857, Edgard dédie à Michelet la réédition du « *Christianisme et de la Révolution française* » : « Depuis les premiers instants où nous nous sommes connus, par quel hasard est-il arrivé que, séparés ou rapprochés, nous n'avons cessé, au même moment, de penser, de croire et souvent d'imaginer les mêmes choses, sans

avoir besoin de nous en parler ? Cet accord de l'âme a toujours été pour nous la confirmation du vrai. Depuis trente et un ans, ce combat nous réunit ».

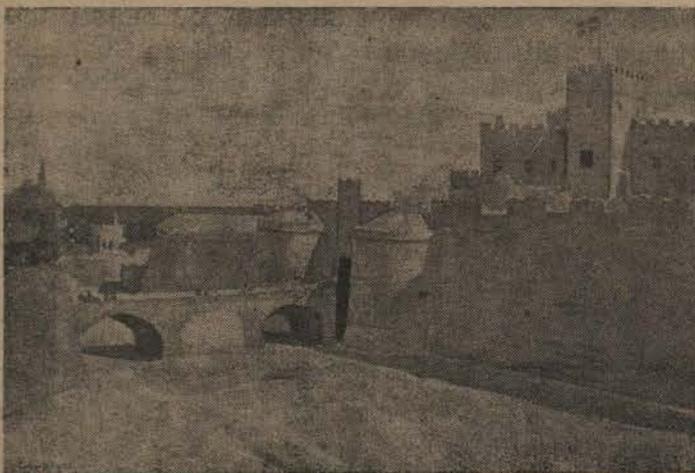
Combat pour la vérité, et, si l'on veut être fidèle à la pensée des deux amis, il faut dire aussi combat pour la justice. Voici comment Michelet s'exprime dans l'« *Histoire de la Révolution* » : Qu'est-ce que la Révolution ? La réaction de l'Égalité, l'avènement tardif de la justice éternelle ».

La flamme qui éclaire l'Histoire du moyen-âge est la ferveur qui anime toute l'histoire de Michelet. Mais nous ne devons pas oublier qu'en 1858 Proudhon publie le livre de sa maturité : « *La justice dans la Révolution et dans l'Église* ». Proudhon qui avait une grande admiration pour Michelet partageait avec celui-ci une commune colère contre Napoléon III et le coup d'Etat du Deux Décembre. Ils étaient proches par leur philosophie de l'histoire qui pour l'un et pour l'autre était une interminable lutte de la volonté humaine contre la fatalité.

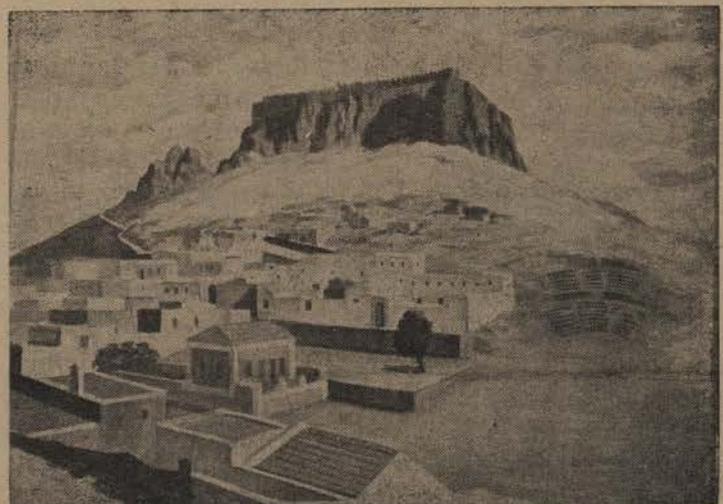
Michelet, Edgard Quinet, Proudhon, de tels écrivains sont nécessaires au maintien de notre moral, à une heure où la violence et les appétits déchainés menacent la civilisation. En face de cette dislocation du monde, Michelet voudrait considérer que la justice associée à la liberté étaient les forces de la conscience qui se dressent contre les fatalités.

Edouard Dolléans

DEUX TOILES DU PEINTRE G. SYRIGOS



Castello et Porte Ambroise (Rhodes).



Acropole et Théâtre antique de Lyndos (Rhodes).

UNE INITIATIVE MERITOIRE

Les Archives de Folklore d'Asie Mineure.

Les Archives de Folklore d'Asie Mineure — nous apprend Madame Melpo Merlier (1) — qui en est, à la fois, l'instigatrice et la directrice (de même que c'est à elle que l'on doit, en 1930, la fondation des Archives de Musique Populaire Grecque) datent de 1933 et constituent, dès lors, une section égale en importance aux Archives Musicales.

Ces nouvelles Archives doivent leur création à l'idée qu'il fallait recueillir à tout prix tous les renseignements concernant la géographie, l'histoire, les us, coutumes et traditions de l'Hellénisme micrasiatique, déraciné de ses foyers, alors que la présence en Grèce de milliers de réfugiés permettaient encore quelques recherches.

L'œuvre, vu sa nature, présentait, on le conçoit de telles difficultés qu'à plusieurs reprises, son artisan s'est demandé si elle devait continuer et si elle arriverait à un résultat tangible.

La première chose à faire était de diviser l'Asie Mineure « en régions » servant l'homogénéité des communautés grecques. Or ce n'était pas facile, car ni la division administrative ottomane ni la division ecclésiastique grecque ne tenaient compte de cette homogénéité. Il a donc fallu procéder à une division très laborieuse et qui ne saurait être considérée comme définitive, c'est-à-dire par régions géographiques, comprenant chacune une ville ou une bourgade comme centre, avec de nombreux villages grecs et turcs environnants.

Ceci, sur la base, d'abord, de la bibliographie existante, mais une division vraiment vivante devait également s'appuyer sur la tradition orale, encore plus difficile à authentifier si l'on songe que certaines agglomérations de réfugiés, telle celle de Kokkinia, par exemple, comptent cinquante mille âmes et qu'il fallait « dénicher », parmi elles, plusieurs habitants de telle région, voire de tel département. Puis, par où commencer les recherches ?

Débuter par l'Asie Mineure occidentale aurait facilité de beaucoup l'œuvre entreprise. Cette région est reliée à la Grèce, à travers les îles, par son ambiance géographique, ses coutumes, ses usages et sa langue. Tandis-que l'étude de l'Asie Mineure orientale présente, elle, des difficultés quasi-insurmontables.

Pourtant — nous dit Madame Merlier — on ne saurait hésiter entre les deux, du moins au point de vue dialectale historique et laographique, car l'Asie Mineure occidentale a subi les influences, par voie l'immigration, non seulement des îles voisines, mais encore des Cyclades, du Péloponèse et même de la Grèce continentale et, alors, comment, parmi les réfugiés de cette partie de l'Ionie, reconnaître les vrais autochtones ? Tandis-qu'historiquement, l'étude de l'Asie Mineure orientale présente un intérêt beaucoup plus grand car, en dépit des hésitations qu'à chaque pas, donne lieu son histoire troublée et peu approfondie, il semble que celle-ci ait conservé un héritage grec plus ancien.

Mais encore fallait-il, pour débiter, choisir une région déterminée car — comme dit le proverbe — « qui trop embrasse, mal étirent ». Le choix de l'initiative s'arrêta sur la Cappadoce, dont les habitants

grecs plus que ceux du littoral occidental et d'autres régions d'Asie Mineure présentent une grande unité géographique et historique.

L'étude de la Cappadoce tout entière constitue une œuvre, à elle seule, considérable, car cette province a été divisée en sept régions parmi lesquelles il fallait faire un commencement. C'est la région de Farassa située entre le Taurus et l'Antitaurus qui fut choisie, choisie, bien qu'elle ne comprît, en tout et pour tout, qu'un seul village de mille cinq cents âmes, et cela parce que la région en question — dont a déjà parlé Reclus en 1884 — avait conservé, dans sa vie et dans sa langue, certaines caractéristiques propres dignes d'être relevées, et aussi parce que la moitié des familles de ce village, ont trouvé asile à Moschato, entre Athènes et Phalère, d'où commodité en matière d'investigations.

Farassa n'a pas déçu les espoirs de ses investigateurs quoiqu'il fallut faire renaître ce village de toutes pièces et tel qu'il existait : dans son cadre naturel, son ciel, ses montagnes; tracer ses rues; situer les églises, les écoles, les maisons de chaque commune; distinguer les agglomérations grecques, turques, aujourd'hui turques autrefois grecques.

L'étude approfondie de ce village a permis à feu Loucopoulos, le plus ancien collaborateur de Madame Merlier, les matériaux de sept ouvrages, dont six ont été écrit par lui-même et dont quatre sont de nature purement folklorique.

Dans sa brochure, Madame Merlier s'étend ensuite sur les conditions particulières qui ont présidé au travail de Loucopoulos et de ses distingués continuateurs; sur ce qu'on doit entendre par Folklore et sur l'état des recherches laographiques en Grèce. Nous ne la suivrons pas dans son développement, trop spécial pour nous, profanes, et pour nos lecteurs.

Par contre, il nous paraît indiqué de dire deux mots de la méthode suivie, en l'espèce, par l'initiatrice de l'œuvre et ses collaborateurs des deux sexes.

C'est pour la première fois en Grèce que des folkloristes se sont trouvés devant des populations arrachées à leur milieu, à leur cadre naturel géographique et historique. C'est pourquoi leurs recherches dépassèrent le folklore proprement dit. Il s'agissait de tout sauver : géographie, histoire, topographie, dialectes, vie familiale, rurale, vie religieuse, toute une civilisation populaire, pour la plupart de ces régions la seule existante.

La bibliographie grecque et étrangère ne répondait pas toujours à toutes les questions posées, la Cappadoce étant une des provinces d'Asie Mineure les moins connues et les moins étudiées.

Une fois l'examen « livresque » achevé, il fallut obtenir confirmation de certains points, obscurs ou douteux, « ex-auditu », c'est-à-dire de la bouche des réfugiés eux-mêmes, au nombre de 79 originaires du seul district de Farassa alors que le nombre total des informateurs pour la Cappadoce tout entière s'éleva déjà à 408, dispersés à travers la Grèce, et augmente tous les jours.

Il fallut, enfin, dresser une carte de la région. Ce

fut la tâche qu'entreprirent Madame Merlier et Monsieur Stavro Iconomo, ingénieur-topographe; ils y travaillèrent depuis 1938.

Voilà pour le présent. Bien qu'il soit dangereux de préjuger l'avenir, le personnel hélas ! très restreint des Archives d'Asie Mineure envisage l'élaboration et l'impression de trois catégories d'ouvrages se rapportant, respectivement à un village ou à une région cappadoçienne, à la Cappadoce dans son ensemble et, enfin, à d'autres régions d'Asie Mineure. Deux ouvrages de la première catégorie sont prêts et trois autres relatifs à Farassa verront le jour bientôt.

Mais, outre le matériel abondant ayant trait à la Cappadoce, les Archives possèdent aussi une assez copieuse documentation sur Lycie (Macri, Livissi), et sur d'autres provinces d'Asie Mineure.

Telle est, avec le Folklore Musical qui mérite un exposé à part, l'œuvre considérable et digne d'encouragement moral et matériel à laquelle une femme grecque seule s'est adonnée depuis des années et que nous nous excusons d'avoir, faute de place mais surtout de la compétence voulue, rapportée si incomplètement.

Orion

Symboles Nationaux

Le Député d'Athènes et ancien Ministre M. Th. M. Ssatsos a visité le front de Macédoine et les soldats combattant en première ligne. De retour à Athènes il a publié dans le grand quotidien athénien « Ethnos » le récit ci-après qui montre encore une fois la flamme qui illumine le cœur de tout hellène. — (N.d.L.R.)

C. Rigopoulos, maître d'école à Tsotyli. Hier inconnu, à partir de demain il doit être un symbole d'une idée. Le symbole de la Grèce.

Il y a quelques semaines les bandits attaquèrent Tsotyli de jour. Le lieu s'emplit du bruit de la guerre. Les cœurs se serrent. Mais quoi ? Vont-ils faiblir ? Non, car soudain un chant domine le fracas des armes et l'horreur du combat. Un chant d'espoir qui sort impétueusement de poitrines enfantines un chant qui dit plein de foi : « La Grèce ne meurt jamais ».

Que s'était-il passé ? Rigopoulos avait rassemblé tous les enfants, les enfants à qui il tâchait d'apprendre ce que Grèce veut dire et il les avait alignés comme aux fêtes. Des vêtements en loques. Des pieds nus. Mais d'intrépides de fiers petits Grecs. Et il se mit à leur tête. Et il sortit à l'heure où sifflaient les balles, avec les enfants qui chantaient la Grèce, qui chantaient notre Hymne.

« Et qu'est-il arrivé alors ? » Je le demandai au soldat qui me racontait l'histoire. Il me regarda dans les yeux et sourit : « Quant nous avons vu le maître d'école avec les enfants nous sommes devenus des dieux. Nous avons vaincu ».

Nous sommes devenus des dieux. En deux mots le petit fantassin a expliqué ce que veut dire enthousiasme. En deux mots il a montré la force invincible d'une idée.

Et Rigopoulos ?

Le 2ème Corps d'Armée a proposé qu'on lui décerne la Médaille du Mérite. C'est ce que possède l'armée et elle le donne. Mais l'Etat ? L'Etat doit l'élever très haut, le montrer à tous.

Il faut que le dernier instituteur du coin le plus éloigné de la Grèce sache ce qu'a fait C. Rigopoulos à Tsotyli. Il faut que dans toutes les écoles de l'Etat une heure soit consacrée afin que les jeunes hellènes apprennent qui et comment a conduit les enfants de Tsotyli à l'heure décisive de la bataille à la plus grande parade qui a été passée jamais en Grèce. Il faut également que cet épisode soit enseigné aux écoles helléniques de l'Etranger en Amérique, en Egypte, en Australie où vivent des colonies helléniques comme un chapitre un beau chapitre de l'histoire de la Grèce.

Et les enfants qui correspondent avec des enfants d'autres nations doivent raconter ce fait avec des mots simples et en conformité avec les sentiments de leur cœur innocent.

L'acte de C. Rigopoulos a une valeur incalculable pour notre lutte. Les peuples s'enthousiasment difficilement des pensées abstraites et ne s'émotionnent pas avec des arguments rationnels. Les peuples s'instruisent avec des symboles. C'est pour cela que les religions les utilisent. Les mots vains, dits surtout dans une langue incompréhensible, ne sont d'aucune utilité.

Mais C. Rigopoulos est là avec la parade de ses écoliers. Voilà ce que sent un peuple et le sent tellement bien qu'il peut le répéter. Parce qu'au fond de l'âme de tout Hellène et dans notre sang brûle doucement une flamme sacrée. La Grèce ! Avec un souffle elle s'allume.

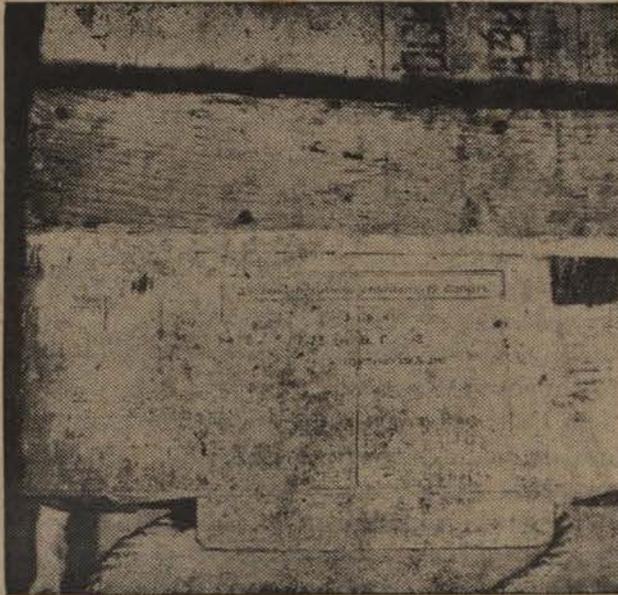
Th. M. Tsatsos

Preuves de l'aide Bulgare à Markos

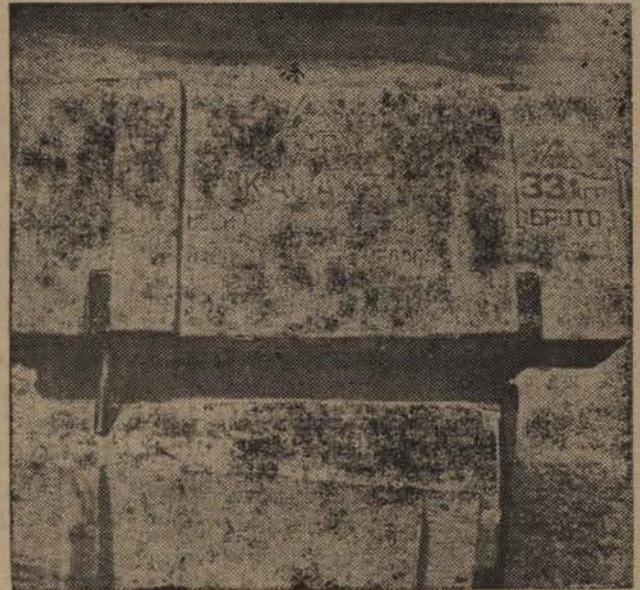
L'Armée Hellénique après sa victoire de Tsal Dag (secteur de Doirani) où elle écrasa les bandits de Markos a trouvé sur le champ de bataille des pièces prouvant d'une façon irréfutable l'aide donnée par la Bulgarie aux Slavocomunistes de Markos.

Ces pièces transportées à Salonique ont été examinées par la Commission Balkanique laquelle après les avoir photographiées a dressé un rapport. Puis elles furent placées à l'Exposition permanente des preuves de la complicité des Slavocomunistes organisée par le corps d'armée.

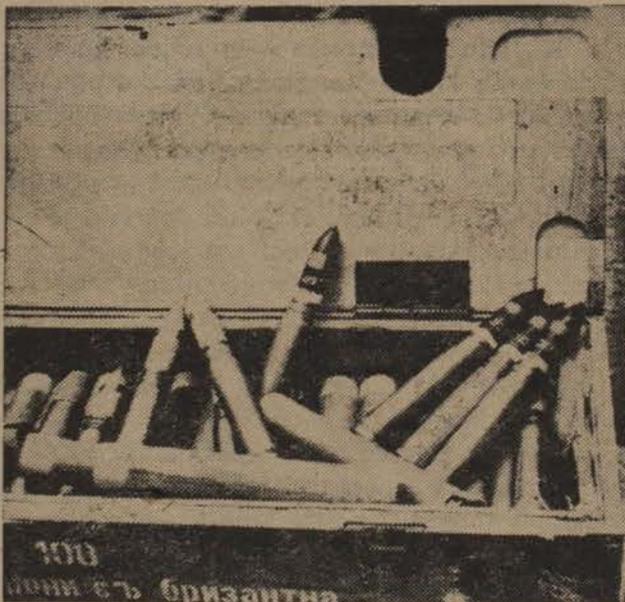
Pour édifier nos lecteurs nous reproduisons ci-après quelques unes des pièces trouvées.



Etiquette collée sur une caisse de munitions appartenant à un canon de montagne tombé entre les mains de l'armée hellénique et sur lequel est écrit en langue bulgare : « Fabrique de guerre de l'Etat, ville de Sobot, 3 pièces de 7.5 mm. 6. . 42 pour 7.5 mm. pour canon de montagne. Dept. 3443 23/6/48. (Signature de l'ouvrier spécialisé).

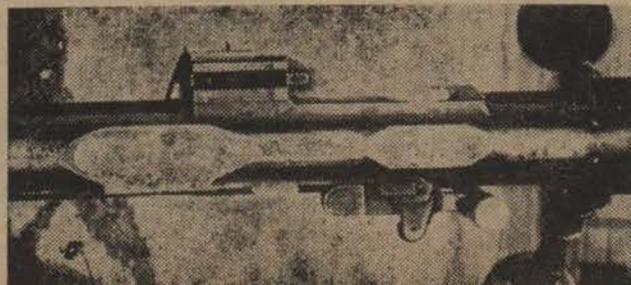


Caisse bulgare de munitions de 7.5 mm. tombée aux mains de la 25e Brigade hellénique le 2 Juin 1948 avec le canon anti-char et ses munitions. Elle porte la marque de la Fabrique de guerre de l'Etat de la ville de Sobot et l'inscription bulgare ci-après : Couvert. A transporter avec le couvert du côté haut. Attention aux coups et à l'humidité. Poids net 33 kilos.



A l'intérieur de la caisse est inscrit en bulgare. Balles M.I., engin explosif sans traces lumineuses pour 20 km. arme anti-char Modèle C 36 No. 100 Y 1941 (signature de l'ouvrier spécialisé).

Fusil anti-char avec ses pièces de rechange et des boîtes pleines de munitions. Il porte l'inscription « Fusil anti-char bulgare de 20 km. No. 394 fabrication de 1939.



Caisse pleine de munitions du fusil anti-char bulgare de 20 km. avec l'inscription en langue bulgare ci-après : 100 de 20 km. balles avec engin explosif sans traces lumineuses pour fusil anti-char H. Au dessus de cette inscription on distingue une autre inscription en langue allemande : Au Ministère Royal de guerre, Sofia. Ce sont là probablement les munitions fournies par son alliée durant la guerre.

GEORGE ROMNEY

Brillant portraitiste Anglais du 18ème Siècle.

par TANCRED BORENIUS

Un des grands peintres anglais du 18ème siècle, George Romney naquit en 1734 et mourut en 1802. Comme ses contemporains, Thomas Gainsborough et Sir Joshua Reynolds, il fut connu principalement comme auteur de plusieurs chefs-d'oeuvres de la "Dame divine" Lady Hamilton, amie de Lord Nelson.

George Romney eut beaucoup de succès durant sa vie et quand vers le commencement du siècle en cours, les portraitistes anglais du 18ème siècle furent favorisés par les collectionneurs d'une manière tout à fait inattendue, ce fut lui parmi les maîtres dont les œuvres atteignirent des chiffres astronomiques. Quiconque, un jour d'été de 1926, guetta la scène à Londres chez Christie pendant les ventes et vit le charmant portrait en buste de Mme Davenport atteindre un prix de plus de £ 60.000, aura expérimenté un des plus grands tressaillements que le marché aux arts ait jamais connu.

Psychologiquement, le cas de Romney est certainement intéressant et sa vie fournit une histoire fascinante et contre l'usage, et qui contient bien des éléments d'un film réussi dit « période ». Descendant de bonne race paysanne, il se sentait évidemment poussé vers la peinture. Né à Beckside, Dalton-in-Furness Lancashire, en 1734, il reçut ses premières leçons comme peintre d'un maître de la localité dans la petite ville de Kendal, Westmorland, qui avait passé une année d'étude à Paris. Pendant qu'il était encore jeune, Romney s'éprit d'une fille de Kendal et de suite se maria, ce qui d'ailleurs n'influença pas beaucoup sa vie; en effet, il vivait le plus souvent séparé de sa femme jusqu'à ce qu'il eut plus de soixante ans et eut perdu la santé, quand il se décida à la rejoindre à Kendal, où il mourut deux ans plus tard, en 1802. Son premier contact avec Londres fut en 1762 et au début ses luttes pour l'existence furent longues et difficiles; pourtant il rencontra quelques succès sur son chemin et il commença à faire des amis parmi des gens de position et d'influence. De loin, l'Italie l'attrayait, mais sa position financière rendait le voyage vers ce pays impossible. Néanmoins il put faire le voyage à Paris et y resta pendant une courte période en 1764, et son contact avec les artistes là-bas et ses études des vieux maîtres dans les galeries aidèrent beaucoup à développer son talent.

De retour à Londres, comme portraitiste, il vit sa clientèle grandir fermement; il continua à exposer de temps en temps à la Société Libre des Artistes, et ce

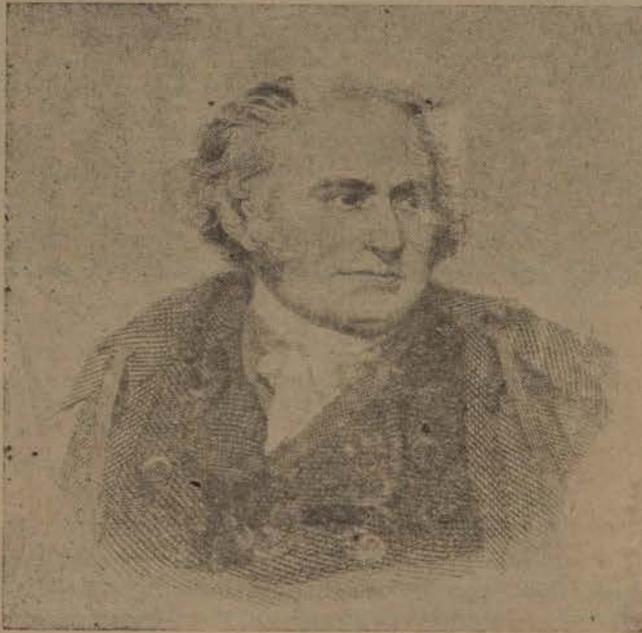
fut, comme toujours, son ambition d'achever son succès comme peintre de tableaux historiques.

Ses portraits pourtant furent sa ressource financière, et bien qu'il n'exposa jamais à la Royal Academy, nouvellement fondée, et bientôt cessa tout à fait d'envoyer des tableaux aux Expositions, il alla si loin qu'en 1772 son revenu s'éleva à environ £ 100 par mois. Un voyage en Italie devint maintenant une proposition sérieusement envisagée et en mars 1773 nous voyons Romney partir pour l'Italie en compagnie d'un peintre en miniatures, Ozias Humphrey.

En Italie, où Romney visita beaucoup des principaux centres et le plus souvent évita le contact d'autres gens, évidemment désireux de compenser par une étude ardue pour les années dont il dut sentir, qu'il avait perdues dans une retraite provinciale. Nous savons que des facilités lui furent données pour copier Raphaël au Vatican; à Venise il essaya de copier « St. John the Baptist » de Titien, puis dans l'église de Santa Maria Maggiore, mais ne put obtenir la permission requise malgré l'intervention du Consul Britannique — les documents reçus peuvent être lus à ce jour dans les archives de l'« Inquisitori di Stato »; et une visite fut faite spécialement à Parme afin d'étudier — et ceci est très significatif — l'œuvre de Correggio et Parmigianino.

De retour à Londres en l'été de 1775, après une absence de deux ans et trois mois, il avait amassé de l'expérience et de l'énergie en d'innombrables directions, mais jusqu'à un certain point, il avait été oublié à Londres pendant son séjour à l'étranger et il dut recommencer. Pourtant un succès plus étendu ne devait maintenant pas être long à matérialiser. Il s'installa dans une grande maison à Cavendish Square, qui avait précédemment appartenu à un portraitiste renommé, Francis Cotes; d'importants clients commencèrent à s'avancer, le premier d'entre eux fut le Duc de Richmond, et peu après il gagna un admirateur enthousiaste en Lord Chancellor, Lord Thurlow, desquels il peignit le portrait et qui déclarèrent publiquement « La ville est partagée entre Reynolds et Romney; et j'appartiens à la faction

Romney ». A Reynolds enfin, Romney était, en une expression dédaigneuse, « l'homme de Cavendish Square ».



George Romney

Bien que parfois Romney put peindre d'excellents portraits masculins, son talent se prêta tout d'abord à l'interprétation de la beauté féminine. A ces années appartinrent quelques-uns de ses portraits de femmes les plus fins qui transporteront son nom à travers les siècles. Et la brillante étoile avec laquelle le nom de Romney comme portraitiste fut principalement associé fut bientôt dans l'ascendant. Ce fut Emma Hart, une ravissante fille de dix-neuf ans, habitant alors sous la protection du frère de Lord Warwick, l'Honorable Charles Greville. Son admirateur l'emmena au studio de Romney en 1782, et pendant les quatre ou cinq prochaines années Romney se dévoua avec un enthousiasme inlassable à l'interprétation des traits et de la figure de la « Divine Emma ». Il est intéressant à cette occasion de rappeler le plaisir étonnant que Goethe quelques années plus tard à Naples — comme mentionné dans son « Voyage Italien — prit aussi dans les postures infiniment gracieuses de celle qui éventuellement devint la femme de l'Ambassadeur Britannique du Roi des deux Siciles, Sir William Hamilton.

Emma Hart, qui quitta l'Angleterre en 1786, dut revoir son peintre une fois encore à Londres environ cinq ans plus tard, lorsqu'il fut inspiré à peindre d'elle quelques-uns de ses tableaux les plus fins. Son enthousiasme pour elle n'avait pas diminué d'un brin, et dans une lettre de 1791 il écrit à un ami, « Maintenant et pour la plus grande partie de l'été, je serai occupé à peindre des tableaux de la Dame divine. Je ne puis lui donner une autre épithète car je l'estime supérieure à toutes les femmes ».

Emma Hart, maintenant Lady Hamilton, quitta l'Angleterre en automne 1791, bien qu'elle retournât à Londres en 1800, maintenant qu'elle avait gagné l'amour de Nelson, elle et Romney ne se revirent jamais. Des messages d'amitiés suprêmes se passèrent entre les deux, mais Romney après des années de travail continuel, produisant de brillants portraits et de moins fructueux sujets shakespeariens et d'autres scènes poétiques, était maintenant une force épuisée demandant à être soigné avec la plus grande attention par sa femme à Kendal. Ceux-ci sont les derniers mots de Romney au sujet de Lady Hamilton à un ami : « Le plaisir que je recevrais à apercevoir l'aimable Lady Hamilton serait aussi salutaire que grand; pourtant je crains qu'à moins que je puisse jouir d'une meilleure santé et d'un esprit meilleur à un meilleur moment de l'année, je ne pourrais jamais revoir Londres ». Quelques mois plus tard il mourut.

Tancred Borenius

La Felouque

*C'est un long bateau à fond plat
Au bout levé en angle droit
Que la felouque...
Une grande aile est ajoutée
Et la voilà soudain parée
Pour la grand' route.*

*Sur l'immense Nil étalé
En nappe douce ou tourmenté,
La voile blanche
Courbe sa grâce mollement
Ou se redresse indolemment
Dans le silence...*

*Elle voit passer les palmiers
Fiers de leurs souples troncs altiers
Bordant les rives...
Et les blés et les trésors
Des grands soirs enfiévrés, tout d'or
A la dérive...*

*Elle emporte le nautonier
En longue robe, enturbanné,
Au sombre hâle
Qui, accroupi sur ses talons
Lorsque le flot tait sa chanson,
Rêve aux étoiles...*

*Et je les suis d'un œil jaloux
Ce vivant poème est si doux
D'un tel empire,
Que pour la chimère lointaine
Qui leur soufflera son haleine,
Mon cœur soupire.*

Delphine



Paysage de la Chaise Dieu.



La Ville du Puy.

CARTE ROUTIERE DE FRANCE

Sur les Chemins du Velay

Rien d'autre ne m'a conduit en Velay que le désir d'une longue promenade. On a vite épuisé l'attrait des excursions autour de Vichy. Châtel-Guyon et Saint-Nectaire, la Bourboule et le Mont-Dore, Royat et Bourbon l'Archambault, ce sont d'agréables lieux qu'il est bon de connaître, mais on se lasse de tourner sans cesse autour des sources minérales, de ne rencontrer que rhumatisants et buveurs d'eau. Aussi, s'enfuir, même pour une seule journée jusqu'à la Chaise-Dieu, et, par-delà la Chaise-Dieu, jusqu'au cirque du Puy, apparaît comme une grande évasion, une réponse à l'appel du grand large, un apaisement à cette torture intérieure qui ne cesse qu'en présence des ailleurs inconnus.

La route de Saint-Yorre s'allonge entre les peupliers. N'est-ce rien, un rang de peupliers ? L'enthousiasme du départ, le soleil qui lutte dans les vapeurs matinales, la brise fraîche qui porte au visage le parfum de l'herbe et des feuilles, font lever en soi de l'amour pour toutes les choses qui passent. De quels soucis, de quels ennuis se plaindrait-on ? On n'a plus qu'à rêver. Je rêve en regardant passer les peupliers. Ils s'élancent d'un seul jet, garnis de feuilles depuis leur base; ils sont tous de même taille; ils replient tous, avec une même retenue, les rameaux vers leur tronc; ils répugnent aux gestes amples et démesurés, aux larges embrassades, aux vastes abandons. Ils frissonnent discrètement, sans courber, tendre ou tordre leurs branches. Ils ont un air de jeunesse, et ils sont sveltes comme d'élégants messieurs. Ils n'ont pas la rondeur bonasse du tilleul, ni la massive sévérité du platane : ce sont des aristocrates. Le sapin, seul, se pare de semblable élégance, mais, distant, il se retire vers les sommets, tandis que le peuplier ennoblit de sa distinction de belles prairies vertes.

Nous n'avons pas encore quitté les prairies du Bourbonnais; à droite de la route, l'Allier, l'inutile Allier sur lequel ne glisse jamais le voilier léger ou le chaland paisible, se traîne dans ses grèves comme la limace sur sa bave.

Puy Guillaume, qui fabrique des bouteilles pour Vichy-Etat, sent mauvais, et, c'est l'ultime exhalaison du pays que nous allons laisser. L'Auvergne est

proche. Entre Puy-Guillaume et Thiers, sur notre gauche, des croupes se drapent soudain dans une bruyère d'un mauve profond. On dirait que de pleins champs en ont été semés. Ce sont des tapis roses étendus sur la roche, au milieu de maigres bois et d'une terre indigente qui s'éclairent d'un luxe de réjouissantes couleurs.

Le long de la pente abrupte, les maisons de Thiers aux tuiles rouges dévalent dans un désordre inouï comme de titubantes bonnes femmes. Passer son chemin dans pareille confusion n'est pas facile. Les vieux pignons se frôlent à nos roues. Mais nos regards se portent en avant, sur le vaste panorama du Forez et de la chaîne des Puys. Ce matin, la brume cache tout, le ciel est encore encombré de nuages, le temps est frais et incertain. C'est au retour seulement que nous ferons halte pour voir s'étager dans les lointains le pays d'où nous venons, par delà le long serpent bleu des Dômes dont les anneaux se déroulent sur la ligne de l'horizon.

Au pied de Thiers, entre les saules, sommeillent deux torrents : la Dore et la Durole; gentils petits cours d'eau de l'Auvergne, si humbles et si inoffensifs l'été, si capricieux, si emportés l'hiver ! Entre Pont-de-Dore et Courpière, on nous signale un petit manoir, le manoir de Belime, du XV^{ème} ou du XVI^{ème} siècle, dont la petite tour ronde passe pour être la « tant vieille tour du Maure » de la romance du « *Dernier Abencérage* ». Chateaubriand rapporte dans une note de son ouvrage qu'il en avait composé les paroles pour un air des montagnes d'Auvergne et, c'est l'ami français du frère de Dona Blanca qui la chanta sur sa guitare un soir qu'il donnait une fête au généralife de Grenade. Les paroles n'ont pas disparu de notre mémoire :

*Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance...*

*Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour*

Du Maure

*Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?*

Nos grand'mères chantaient cet air de tendre nostalgie, où passe le regret du pays perdu, de la jeunesse enfuie, tout ce romantisme d'autrefois qui savourait facilement la douceur des larmes ! Mais nous autres, nous allons, nous partons, sans un regard en arrière, puisqu'aussi bien nous sommes assurés du retour et, ce chant n'éveille en nous aucun écho !

Notre voiture a fait du chemin pendant notre rêve; nous voici redescendus dans la vallée de la Dore, escortés d'une haie d'honneur où se mêlent tous les arbres de la création, depuis les châtaigniers et les chênes, jusqu'aux ormes, peupliers et noyers. Avant de sortir du Livradois, cette petite Dore se livre à mille coquetteries; elle joue avec la terre qui l'étrangle, lèche le pied des maisons d'Olliergues, contourne le promontoire de l'église, serpente avec la lenteur d'un colimaçon, et, visiblement amusée, amoureuse des paysages et des spectacles rares, elle prend plaisir à détacher les pièces curieuses du pays, à les sertir et à les offrir ensuite à nos regards surpris.

Est-ce l'Auvergne ? Depuis longtemps déjà, nous avons dépassé Thiers et ses maisons de bois, et, Courpières ainsi qu'Olliergues ne sont que maisons claires aux toits coiffés de tuiles. Jusqu'alors, j'avais imaginé que villes et villages d'Auvergne ne devaient être que de pierre noire, comme à Riom, au Mont-Dore, à Clermont ! Sans route Volviv, où la pierre noire affleure le sol, n'est pas toute l'Auvergne, et le basalte du Puy de la Nugère semble ici inconnu. Les savants l'ont arraché des mains du maçon; on nous dit que cette roche volcanique, qui résiste aux acides, sert aujourd'hui à fabriquer des récipients au service de la chimie. Que la science en fasse bon usage ! Qu'elle ne l'emploie pas à des choses moins humaines que la construction d'une paisible maison !

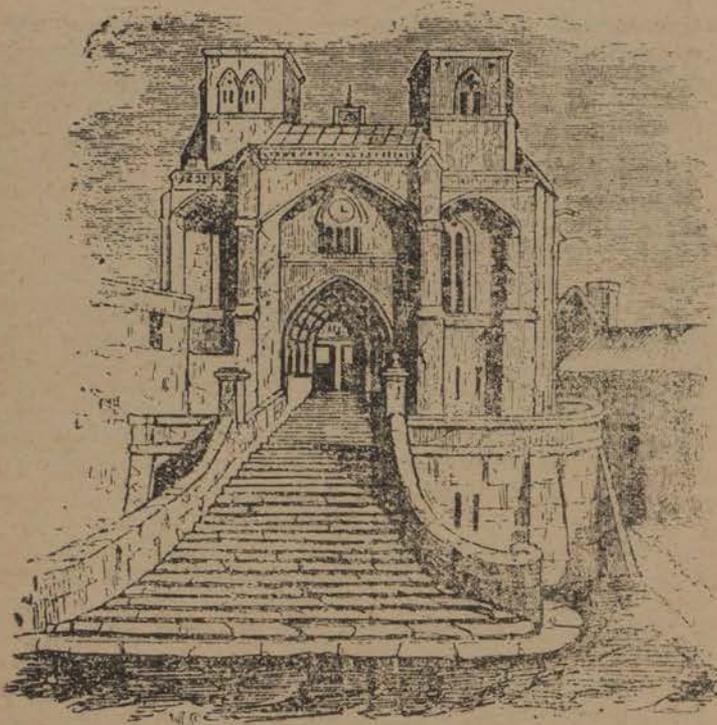
A la sortie d'Olliergues, la vallée du Livradois s'ouvre verte et grasse, pendant que sur notre gauche, s'abaissent et se prolongent les pentes du Forez. Et, soudain, voici que je pense à Jules Romains, car, nous entrons à Ambert, que les géologues placent au fond d'un ancien lac tertiaire. Les géologues ont bien, autant que Jules Romains, leur mot à dire, lorsqu'il s'agit de l'Auvergne. Mais, on ne nous a pas rendu leur science facile. C'est pourquoi, à ce moment-là, j'ai préféré vivre en compagnie des « copains » bien qu'ils m'aient trompé sur l'opinion qu'on doit se faire de la ville d'Ambert. « *La Mairie d'Ambert*, dit l'un d'eux qui s'appelle Broudier, est une mairie dont la façade est partout, mais le milieu nulle part ». Alors, je m'étais représenté Ambert comme une ville plutôt baroque, avec des rues de guingois, des édifices vétustes, des gens ahuris et curieux. Eh bien ! Jules Romains en parle comme tout provincial de Paris qui renie sa province, car il se trouve qu'Ambert est une petite ville qui n'est pas plus ridicule qu'une autre, et son église Saint-Jean avec sa grande fenêtre flamboyante, sa tour surmontée d'un décor Renaissance, ne semble pas déplacée dans un cadre de maisons qui ne manquent pas de tenue. On s'attache à cette église. Des pinacles et de légères tourelles atténuent le puissant effet que produisent des contre-forts trop saillants; l'intérieur est assez banal, mais, au-dessus d'une porte, apparaissent deux belles têtes d'homme et de femme qui se regardent avec une certaine convoi-

tise comme si elles s'étaient donné rendez-vous dans ce lieu sacré.

Ainsi, voilà donc une église ogivale, dernier cri; autour de nous, une prairie grasse, verte, ample, puis une ville coquette et des maisons propres. Où diable est l'Auvergne ? Mais, allez-donc essayer de tout voir quand vous voyagez en autocar ! C'est pourtant le pays de la fourme que préparent les petits éleveurs de l'endroit, c'est encore le pays des vieux moulins à papier de châtaignier; la fourme, sans doute, n'a pas la renommée des multiples fromages de Normandie, mais qui pourrait oublier que, jadis, en France, l'art du beau papier naquit dans la province d'Auvergne ?

Nous laissons Ambert à son repos dans la prairie, et nous rejoignons la Dore, plus sauvage que jamais dans le défilé de ses gorges; nous traversons Arlenc qui a l'air d'un village à deux têtes, puis, nous montons à travers une interminable forêt de sapins et d'épicéas. Mes regards fouillent à loisir le clair-obscur, entre les fûts effilés et droits qui rappellent les fines colonnettes des grandes cathédrales. A mesure que le car s'élève, lentement, pesamment, les troncs tournent les uns autour des autres en de grands cercles doux. A chaque détour de la route, sort d'un pont caché un filet d'eau scintillant qui se glisse dans la masse profonde des bois. L'air souffle de la fraîcheur. Toute la nature nous suit, monte avec nous, près et forêts. Quand nous atteignons le plat de la montagne, nous sommes sur une terre aux molles ondulations, sur des prairies qui s'infléchissent pour y placer le lit d'un rû. Les arbres des prés ont disparu, l'herbe est courte, la brise est coupante, et l'horizon est redescendu au-dessous de nous. La fougère et le genêt se traînent sur la verdure rase et, de petites murailles sèches louvoient, se croisent ou s'arrêtent, comme égarées. On dirait un monde nouveau, une solitude à mi-chemin du ciel. Tout autour, à travers l'écran des sapins, on voit la terre s'abaisser et, contre le ciel, à l'horizon, des remontées bleues qui surgissent de très bas. La Chaise-Dieu n'est pas loin; on le sent, on le comprend. Dans ce site exhaussé et lointain, agreste et paisible, les bénédictins pouvaient en effet cultiver, défricher, bâtir et prier.

Devant nous, soudain, leur abbaye se dresse, dans sa longueur, à l'extrémité d'une rue de maisons en pierres sèches, aux toutes petites fenêtres. Cela sent le foin et le fumier. Plus tard j'ai pu constater que ce lieu émeut davantage, si on l'aborde par la longue courbe que dessine la ligne du train : au-dessus des toits rouges, la grise abbaye s'avance comme un grand vaisseau au-dessus des barques qui l'entourent, elle semble reposer sur un solide pavois. Et, il est vrai que, sans l'abbaye, le village serait un pauvre village de montagne semblable aux autres. « *Il y a une foule de paysages qui n'ont leur charme que par le clocher qui les domine* », écrivait Renan. Ici, c'est un mot moins frivole que « charme » qu'il faudrait employer. Les deux tours n'ont pas de flèche; mais, dans le paysage, l'église est puissante et souveraine. C'est une grande église gothique. Clément VI, ancien moine profès de la Chaise-Dieu, l'un des deux papes de l'Auvergne, la fit bâtir au XIV^{ème} siècle, sur les lieux-mêmes où Robert de Turlande l'avait fondée. C'est du gothique, mais il est si différent de ce qu'on connaît. C'est avant tout une église de montagne, dure, puis-



L'église abbatiale de la Chaise-Dieu, dont 1943
marque le cinquième centenaire.
(Gravure ancienne)

sante, austère. La façade occidentale, la seule façade, semble de prime abord disposée comme celle de Souvigny, mais elle est si large de taille qu'elle semble avoir oublié de grandir. Ce n'est pas le gothique qui s'élançe, fleuri et radieux, c'est le gothique qui se cambre, ou plutôt s'accroupit solidement sur une terre que fauchent les ouragans de l'écir. Un grand escalier conduit aux voussures de l'entrée, brisées, saccagées. Les Huguenots sont passés là. Ne sommes-nous pas en Velay, non loin des Cévennes, du pays des Camisards qui hantaient le souvenir du paisible Stevenson lorsqu'il visitait, au côté de sa mule Modestine, le pays de Lozère ! Les Huguenots sont passés là, c'est vite dit ! Il y a, en histoire, comme au tribunal, des circonstances atténuantes. Epiés, traqués, incarcérés, brûlés vifs par les fanatiques agents de l'Inquisition, les Huguenots, à leur tour, se vengeaient sur les hommes et les choses. Le fanatisme engendre le fanatisme et lequel des deux est le plus coupable ? Celui qui donne des coups doit-il se plaindre d'en recevoir ? Les Huguenots pillaient et tuaient comme on les avait eux-mêmes pillés et tués. Sombre époque où, pour de simples rites, on s'entregorgeait !

A l'intérieur de l'église, cette lourde impression de sauvagerie, d'austérité et de mort qui nous avait jusqu'alors simplement effleurés, s'accroît encore. Nous sommes d'abord très étonnés : pas de transept, pas de triforium, pas de chapiteaux. La pierre est nue, sans enduit; de nombreuses dalles ne sont que des pierres tombales; les verrières n'ont pas de vitraux; les gisants des mausolées ont pieds et mains tranchés, la voûte ne plane pas, elle est basse, et du pilier d'où elle sort tout droit, comme la branche du tronc de l'arbre, elle va rejoindre celui d'en face comme une arche qui a peine à se redresser. Le regard bute sur un jubé banal qui sépare les stalles du fond de la nef. On conçoit que Mérimée ait été

déconcerté par ce gothique austère d'un architecte languedocien ! En revanche, on n'est pas surpris qu'en un pareil lieu, on ait peint l'image d'une danse macabre, car cette église est froide comme un cimetière sans fleurs ! La fresque n'a pas résisté aux meurtrissures du temps. Certains personnages ne sont que de grosses taches informes, d'autres ont leurs couleurs fanées, le dessin reste à peine visible. Il serait dommage cependant qu'on ne pût la sauver. La danse macabre de Saint-Maclou, à Rouen, sculptée sur les chapiteaux du cloître, celle qui anime un bas-relief dans l'église auvergnate d'Auzerolles ont moins à redouter. Ces images ont un double intérêt. Dans la fresque de la Chaise-Dieu, les vêtements des personnages ont, à eux seuls, la valeur d'un document, et, l'allégorie atteste la frayeur des années de famine et de guerres. On avait été réellement hanté par la peur d'une mort générale. Pour mériter les heureux bords, on allait à demi-nu se flagellant jusqu'au sang ! Mortifications tardives, en vérité, qui ont aujourd'hui changé de forme, sont devenues plus bénignes, mais n'ont pas disparu ! La terreur passée, on songea à s'en moquer, ou plutôt à ridiculiser princes, prélats et bourgeois, qui avaient tant frémi à l'approche de la grande nuit ! On prit un amer plaisir à leur rappeler qu'indifférente à leur rang, la mort viendrait les en arracher tous, grands et petits ! C'était une belle leçon de bon sens ! Et c'était aussi une manifestation bien conforme à l'esprit du temps, tant il y a de réalisme et de farce dans cette fresque. Voyez ce squelette anguleux en face de sa victime. C'est la mort ! Il tend le bras, lève le pied, renverse la tête, éclate de rire, donne un coup de genou au cardinal, un autre dans l'échine du villain, cogne sur le ventre du roi, et sur l'occiput d'un docteur en Sorbonne, passe un croc-en-jambe à l'évêque, se contorsionne devant la mine ahurie d'un frère lai, tire sur les uns, montre aux autres le chemin, d'un geste sans réplique, et, frénétique, impatient, gesticulant, ricanant, insolent, sinistre, il embarque toute l'humanité comme un vil troupeau, depuis le pape jusqu'au Cordelier, depuis le roi jusqu'au serf, même jusqu'à la mère qui tient son petit enfant. Cela fige le sang !

La décoration des cent-cinquante-six stalles de chêne autour du sanctuaire, le tendre coloris des quatorze tapisseries tendues au-dessus d'elles, atténuent cette impression d'effroi et redonnent un peu de joie. Je serais longtemps resté à fouiller du regard, l'une après l'autre, chacune des cariatides des stalles où l'allégorie se mêle à la malice, l'imagination au réel. Ce sont des miniatures gravées avec finesse. Quant aux tapisseries, on ne peut que les admirer de loin. Le guide en commente les tableaux sans leur jeter un regard et, ses moustaches, qui lui retombent dans la bouche, lui font avaler les mots. Au centre de la nef, sur un mausolée de marbre noir, repose le grand personnage du lieu, le pape Clément VI. On nous a dit qu'il fut l'ami de Pétrarque. Il fut aussi l'ami du faste. Il ordonna que son tombeau fût entouré de quarante-quatre personnages, cardinaux, archevêques, évêques, comtes, vicomtes, marquis. C'étaient tous des parents dont il avait fait la fortune, écrit André Hallays. Hélas pour eux ! Il en fut de cette innombrable tribu comme du reste : les Huguenots les abattirent sans respect et seul le pape, sorti indemne du massacre, peut se consoler de sa vaniteuse fantaisie en songeant que celui-là seul compte qui demeure !



En deux ans, de 1346 à 1348, la peste noire fait périr en Asie et en Europe la cinquième partie de l'espèce humaine. En 1373, l'épidémie a pour symptôme particulier de faire danser les malades... Voici un groupe de personnages de la « danse macabre » de la Chaise-Dieu.

(Dessin de V. de Sansonetti).

A l'est et au midi, l'église est flanquée de vastes et hauts bâtiments qui n'ont aucun caractère, où se nichent des épiceries et des cafés. Les poules picorent dans les vastes cours raboteuses et, à de longs chars à quatre roues, on est en train d'atteler des bœufs. Reste une curieuse salle, qu'on appelle la salle de l'écho. Tenez-vous à l'un des angles et murmurez ce que bon vous semble à votre ami qui s'est porté à l'angle diamétralement opposé : il entend votre souffle merveilleusement amplifié et net. Il paraît, me conte la vieille dame qui veille sur ce lieu, que cet écho était pour les moines un moyen de parler aux lépreux sans s'en approcher ! Soit ! Mais aujourd'hui, il n'y a plus de lépreux que dans le théâtre de Claudel et cette salle est le côté populaire de la Chaise-Dieu, le jeu des enfants, le passe-temps des jeunes mariés, la revanche de ceux qui ont baillé d'ennui devant les squelettes de la Danse Macabre, ou autour du cloître dont il ne reste que deux galeries, deux belles galeries à arcades trilobées réunies deux à deux sous trois motifs à quatre feuilles. Voilà bien de l'arithmétique ! Enfin, la visite se termine par la Tour Clémentine qui se dresse au chevet, sorte de donjon muni de mâchicoulis et de créneaux où les moines se réfugièrent pendant le pillage des Huguenots. Mes compagnons qui aimaient le tragique autant que la bouffonnerie se lamentèrent de n'y point voir d'oubliettes !

...Des platanes nous ont reçus à l'entrée de la Chaise-Dieu; à la sortie, ce sont des platanes qui nous font escorte et, nous nous élevons encore. A gauche, les monts du Velay relaient la chaîne du Forez et remplissent l'horizon, immense décor de

cônes et de vallées bleuâtres, de larges boursoufflures; dont chaque cloque a moins de grandeur que les amples et sombres montagnes qui longent le Livradois. Des sapins ombragent maintenant la route. Qu'il fait bon circuler dans ces vastes plantations, sentir la fumée de sapin monter des chaumières ! Des bœufs roux traînent mélancoliquement vers les scieries voisines des chars où sont couchés les troncs émondés. L'air est vif, embaumé; nous l'aspirons à pleine gorge avant de redescendre dans la vallée qui se creuse, s'élargit, s'ouvre béante en face de nous. A tout instant surgit un roc nouveau dont il faut faire le tour, et voici audessous de nous un site étrange, une sorte de lac figé dans une vaste enclave, une ville soudain dégagée et qui s'étend dans un bas-fond hérissé de pitons, de dykes, lesquels surgissent partout au hasard, en pleine prairie, et entre les maisons mêmes qu'ils dominent de cent coudées. C'est le Puy. Au-delà on dirait un désert, une terre qui a craqué de partout, ou qui bouillonne et qui s'avance comme une marée vers la ville. Et, comme l'on descend encore, on croit qu'on n'atteindra jamais le fond. Que ces rocs sont étrangers ! L'un d'eux est si pointu qu'il semble fou qu'on ait pu y bâtir au XI^{ème} siècle une église dédiée à Saint-Michel. Une vierge de couleur ocre en couronne un autre, et, un peu au-dessous d'elle, la cathédrale domine encore tout le cirque. Dès qu'on pénètre dans les rues, on est frappé par le nombre de croix, de statues de la vierge et d'églises que l'on rencontre. C'est un lieu de sainteté et sans doute encore de crainte. Aux vieilles maisons, hautes comme celles du midi, aux toits à peine inclinés, s'accrochent des oriels; des mascarons recouvrent le claveau des portes, des chapiteaux s'ornent de têtes de moines tenant blason. L'eau limpide des sommets s'écoule de fontaines ouvragées qui embellissent des encoignures et des places. Puis, le long de la rampe qui monte jusqu'au porche de la vertigineuse cathédrale, de vieilles femmes à la coiffe tuyautée où passe une frange de velours noir, font de la dentelle en plein air, assises sur des chaises. A droite et à gauche retentit le cliquetis des fuseaux. D'immenses draperies de dentelle pendent des fenêtres comme pour un jour de Fête-Dieu.

Parvenus auprès de la cathédrale qui s'avance hardiment au-dessus de la pente, nous sentons la façade peser de tout son poids sur nos têtes et nos épaules; nous sommes à ses pieds mêmes qu'il faut continuer à monter. On n'est de niveau avec elle qu'après plusieurs travées à l'intérieur. Or, la Chaise-Dieu pouvait déjà nous surprendre; mais, ici, la surprise est plus grande encore, car on se croit en Orient : la nef est une succession de coupoles. On dirait une mosquée. Est-ce influence espagnole, est-ce souvenir de Byzance ? Sur l'autel trône une Vierge noire; la tête de l'enfant semble sortir de son nombril. C'est l'Afrique ! Dans « *le Miracle de la Pie* », Anatole France conte que le Roi Saint-Louis l'avait reçue du Soudan, après qu'elle eût déjà passé entre de nombreuses mains. Mais hélas, celle que nous voyons n'est pas la Vierge de cèdre qui fit le tour de l'Orient ! La Révolution jeta la relique au bûcher, et celle que l'on vénère aujourd'hui n'est qu'une réplique léguée par le siècle dernier. Contre le chevet se dresse un élégant et hardi clocher. L'auteur des « *Contes de Jacques Tournebroke* » y avait logé la pie Ysabeau et Jacquet Coquedouille à la blouse bleue brodée d'argent. Les souverains lit-

téraires nous hantent, quoiqu'on fasse ! Tout près, repose le gracieux cloître roman qui encadre, de ses quatre galeries d'arcades noires et blanches, un jardin en fleurs. Après ce regard d'ensemble, je m'arrête, fermant les yeux, et je ne vois plus que la rue montueuse telle qu'elle était au jubilé de 1407, grouillante de ses deux cent mille pèlerins accourus du Languedoc, de Provence, de Catalogne, d'Angleterre et d'Allemagne. Ils étaient venus montés sur leurs ânes, « *le museau de l'un sous la queue de l'autre* », ainsi que l'écrivit encore Anatole France. Il y avait des seigneurs à cheval et des dames en chariot, des artisans et des bourgeois sur leurs baudets, puis toute une cohue d'éclopés, boitant et clopinant, le sac au dos. Les mules étaient chargées de tissus, de cuirs, d'huiles et de vins d'Espagne. Ils entraient dans l'église, passaient devant la pierre qui guérissait de la fièvre, s'agenouillaient aux pieds de la statue noire, touchaient les reliquaires et s'en allaient, remplis d'espoir et de pardon reprendre leurs travaux. Pas tous cependant ! Certains, les plus humbles, les plus déshérités, n'ont pas revu leur village. La cohue déferlait de telle sorte que beaucoup furent piétinés, écrasés par les plus habiles à faire leur salut sur la vie des autres. Aussi, un beau jour, dut-on organiser les cérémonies, ordonner les pèlerins en files serrées, distribuer des harengs et du pain frais à tous, et dresser sur la place un gibet pour la racaille des voleurs ?

Le Puy était l'un des grands lieux de dévotion du monde chrétien. En échange de son pardon, on

abandonnait quelques écus. En échange du sien Anatole France a laissé un morceau de soie bleue destiné à revêtir la Bible du IXème siècle dévotement conservée dans la sacristie. Ce païen aura été le dernier grand pèlerin de son temps !!

J'étais près de quitter ces lieux d'art et d'histoire quand au coin d'une rue, j'aperçus l'autocar de Monastier. Le Monastier ? C'est Stevenson, c'est Modestine ! Alliance inséparable d'un âne avec un homme qui n'en fut pas un ! Rappellerai-je les premières phrases du « *Voyage dans les Cévennes* » : « *Dans un petit endroit appelé Le Monastier, dans une agréable vallée de hauts-plateaux à quinze milles du Puy, j'ai passé un mois environ de jours heureux. Monastier est célèbre pour sa dentelle, ses ivrognes, la liberté de ses propos et ses dissensions politiques sans égales...* » C'est à Monastier que Stevenson acheta l'ânesse du père Adam, c'est de là qu'il partit par monts et par vaux pour explorer les Cévennes, couchant au petit bonheur, à l'auberge, au couvent, et plus souvent encore à la belle étoile. C'est de ce périple qu'il a rapporté ce petit livre d'apparente bonne humeur que tous les Français aimeraient s'ils le lisaient. Le Monastier ! Comme j'aurais voulu me joindre aux montagnards qui s'entassaient dans la grande guimbarde ! Le voyageur est toujours ainsi, en quête de pays inconnus, de lieux rares et de souvenirs effacés, et, pas plus que son corps, son esprit ne connaît de repos.

François Talva

EXPOSITION SOPHO

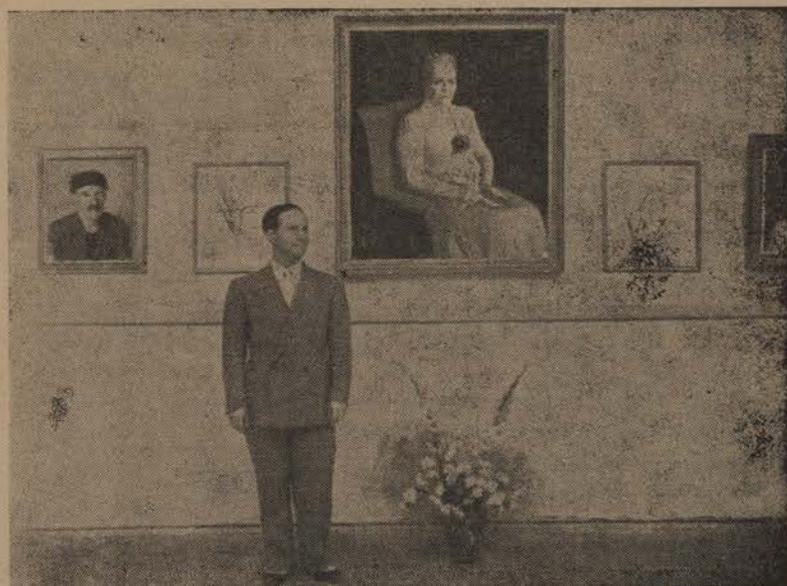


Les vieux loups de mer retraités de la marine royale hellénique passent quelques heures agréables à la Taverne de Akourou, par Sopho.

Notre excellent collaborateur et ami le caricaturiste Sopho dont tous les Cairotes se rappellent l'exposition d'il y a quelques années vient d'obtenir un grand succès à sa récente exposition à Athènes, sous le patronage de l'Amiral de la Flotte Royale Hellénique Flokas.

Sopho exposa plus de 75 caricatures qui furent unanimement remarquées par la finesse du trait, par l'humour gai et la satire spirituelle qui émanaient de chacune de ses œuvres.

EXPOSITION G. SYRIGOS



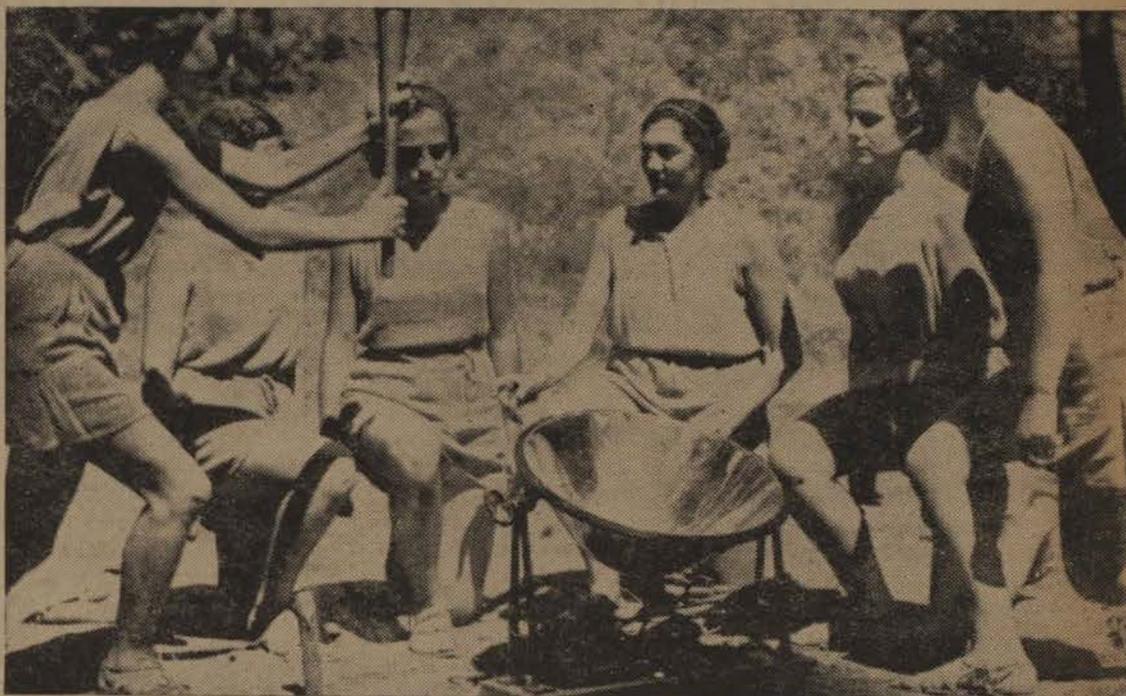
Le peintre G. Syrigos photographié le jour du vernissage de son exposition au milieu des œuvres qu'il rapporta de l'île de Rhodes et dont nous publions par ailleurs deux reproductions. Cette exposition a remporté tous les suffrages de la critique et des amis de l'art.

XIV OLYMPIADE.

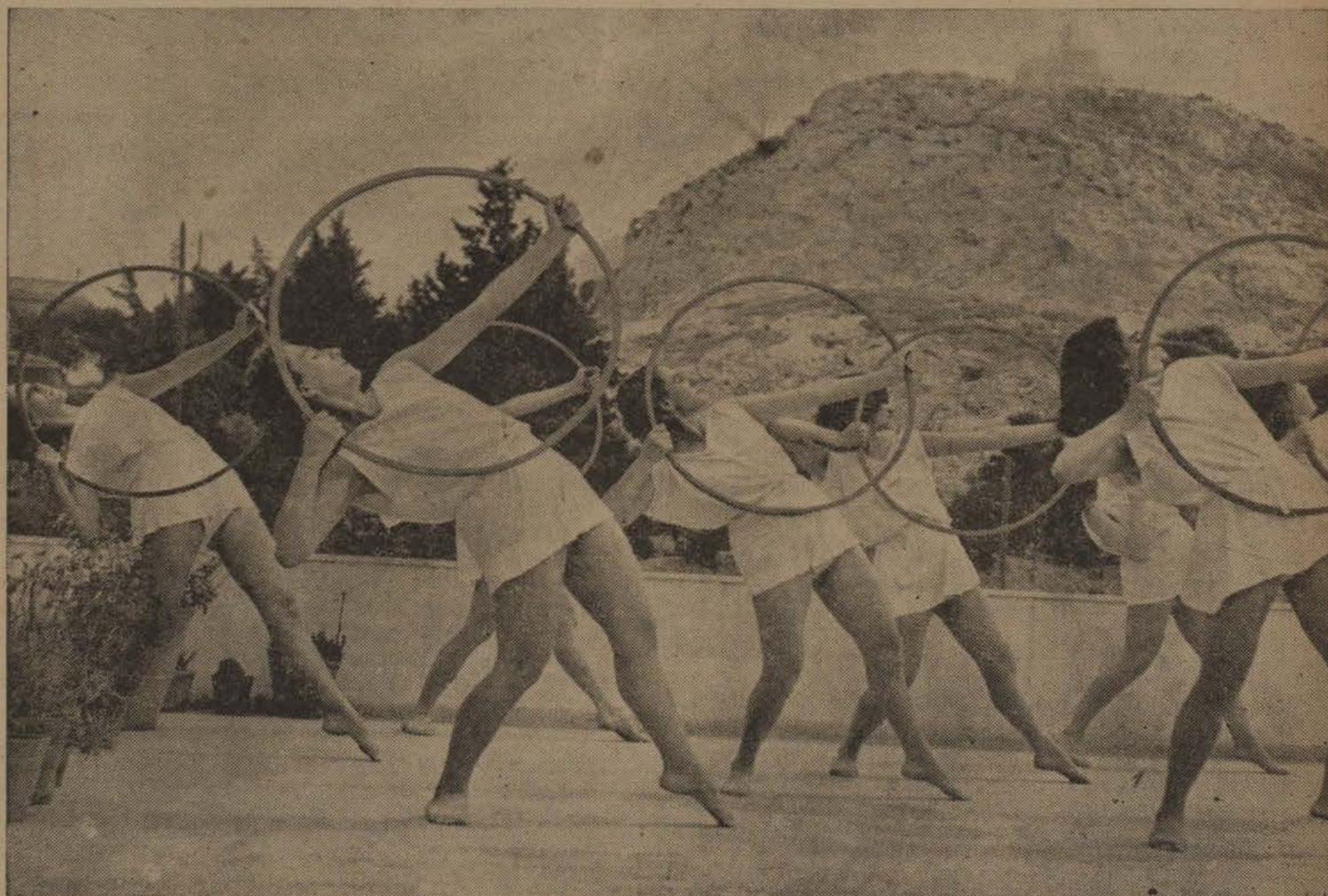
Le 17 Juillet se déroula au Stade d'Olympie, berceau des Jeux Olympiques, la cérémonie de la « Flamme sacrée » qui fut allumée, selon la tradition antique à l'aide des rayons solaires, par Mlle Marie Angelopoulo, chef des Girls-Guides de Pyrgos, portant une tunique grecque, et entourée de 14 jeune athlètes hellènes.

Le Caporal Constantin Dimitrelis, héros de la guerre et premier coureur, déposa ses armes et alluma le premier le flambeau sous les vivats et les applaudissements des assistants, alors que les autres coureurs transmettaient ensuite de relais en relais le flambeau jusqu'à Londres, comme symbole de la lutte de l'humanité pour la paix.

Les académies de danse d'Athènes ont eu la charmante idée, à l'occasion des Olympiades, de constituer un groupe de danseuses qui exécuteraient, à Londres, des danses de la Grèce Antique, vision de beauté et d'esthétique.



La cérémonie de la « Flamme sacrée ».



Voici le groupe choisi s'entraînant parmi les montagnes de l'Hellade dans un décor de rêve.

L'HISTOIRE D'AUJOURD'HUI

En marge du Rapt des enfants Grecs

AU MILIEU DE DEUX CENTS ENFANTS

Depuis le 21 juin le canon tonne de nouveau autour de Konitsa — la petite ville épirote rendue célèbre par la résistance héroïque de sa petite garnison et l'attitude non moins courageuse de sa population lors des furieuses attaques des bandits cent fois supérieurs en nombre, qui commencèrent le jour de Noël 1947 pour se prolonger jusqu'au Nouvel An, lorsque la ville fut enfin dégagée par les forces de secours. Le canon tonne de nouveau à Konitsa... Mais cette fois sa grande voix accompagne le splendide effort des troupes nationales parties à l'assaut décisif des principaux repaires de Marko, et semble sonner le glas du banditisme croulant sous les coups répétés d'une nation qui ne veut pas aliéner sa liberté...

Mais revenons de quelques mois en arrière : Deux jeunes filles ont été citées à l'ordre du jour. Deux jeunes filles ont été décorées de la médaille du Mérite par la Reine Frédérique sur leur champ de combat : Mesdemoiselles Copandi et Stéphanidou, institutrices et directrices de la Cité d'enfants à Konitsa. Pendant l'attaque de Konitsa par les bandits — qui fut une victoire décisive pour l'armée nationale — pendant que les canons, les mortiers, les mitrailleuses des brigands couvraient l'héroïque petite ville de leur pluie de fer et de feu, elles réussirent à préserver des coups les enfants confiés à leur garde, pauvres petits réfugiés enfuis des villages dévastés par les hordes communistes. Elles réussirent à les nourrir et surtout à les sauver de la peur.

Elles-mêmes ont écrit ce récit des journées qui commencèrent à Konitsa pendant la Noël de 1947. Le « général » Marko, instruit dans la science stratégique en emballant à Thessalonique les feuilles de tabac après avoir vendu dans les rues des oranges et des « stragalia », avait ce jour même annoncé la formation de son « gouvernement » et avait lancé ses troupes à la conquête d'une capitale.

Ici commence le récit des deux vaillantes petites Grecques :

I.

« Deux-cent-trente petits enfants du Foyer Enfantin, vous prions d'avoir pitié de nous, ne tirez pas sur nous, ayez pitié de nous ».

La vie était si tranquille et si belle dans notre Cité d'Enfants, que rien ne laissait prévoir qu'un jour viendrait où des quatre coins de notre bâtiment retentirait le cri déchirant « ayez pitié de nous ».

La veille de Noël tout Konitsa avait admiré nos petits enfants qui allaient communier à la Métropole, vêtus de leurs vêtements flambant neuf et de leurs capuchons qui mettaient par leurs couleurs voyantes, un ton d'allégresse. La journée était si belle que nous avons laissé les enfants se donner à cœur-joie au jeu et à la danse, comme si nous avions su qu'ils ne jouiraient ni ne danseraient plus de longtemps. Le soir, exténués, les enfants se sont couchés, alors que le personnel, avec zèle et entrain, se mit à décorer les couloirs et la salle à manger pour que les enfants puissent jouir et fêter le plus possible le grand jour de la chrétienté qui allait se lever. L'arbre de Noël posait dans un coin du salon. La répétition de la représentation théâtrale avait eu lieu.

Le Jour Sacré est venu. De grand matin le personnel est allé à la messe. Les cloches des Eglises commencèrent à carillonner. Les gens, sans rien soupçonner, allaient adorer le Seigneur.

Mais qu'étaient ce que ces bruits terribles qui s'approchaient ? « C'est l'artillerie des bandits qui frappe différents points de Konitsa », nous informa-t-on. Dès lors la peur s'installa dans tous les cœurs et en écarta tout autre sentiment..

Nos enfants n'avaient heureusement rien compris pour le moment. En entrant dans la salle à manger pour le petit déjeuner, ils regardaient émerveillés,

les jolies décorations tout autour. Près d'eux, nous avons nous aussi oublié, pour un instant, la gravité de la situation.

Bientôt la cour retentissait des cris joyeux des enfants. On s'était arraché les balles et les cordes à sauter. Les habitants de Konitsa devaient certainement s'étonner d'entendre nos cris et nos chansons dans l'atmosphère suffocante de guerre qui nous entourait. Impossible de trouver un contraste plus grand entre les deux mondes. Mais quelques balles de mitrailleuses qui sifflèrent non loin de nous, nous firent comprendre que nous avions fait preuve de trop d'insouciance.

« Que tous les enfants se rassemblent aussitôt près des robinets ! » — notre voix s'éleva impérieuse. Il était temps. Et les enfants, toujours dociles à nos indications, se sont rassemblés à l'aile ainsi indiquée du bâtiment qui nous semblait être mieux protégée.

On ne pouvait plus les tromper de quelque façon que ce fût. Un engourdissement général envahit à l'instant tout ce petit monde. Nous avons tout mis en œuvre pour leur faire continuer leur jeu, dorénavant limités bien entendu, mais nous ne sommes pas parvenues à nous imposer. Un obus d'artillerie, qui est venu éclater près de notre maison, nous obligea à réunir les enfants dans un couloir qui, dorénavant, les protégerait contre tout danger.

La table, richement servie, attendait que tous, grands et petits nous lui fassions honneur. Mais, malgré tous nos efforts, nous ne sommes pas parvenues à donner à ce déjeuner de Noël un ton de gaieté. Un silence glacial planait dans le réfectoire.

Notre premier soin a été de faire coucher les enfants loin des vitres. Le soir du même jour, le chef du personnel de la Brigade nous manda que nous devions faire descendre tous les enfants au rez-de-chaussée. Nous eûmes beaucoup de peine à réveiller les enfants qui étaient restés en haut. Quelques-uns

ont pris leurs serviettes, croyant que le jour était venu et qu'ils allaient se laver. L'angoisse et l'étonnement étaient peints sur leur visage. Nous n'avons pas de temps à perdre pour des explications. « Les grands doivent emporter quelques couvertures et descendre », avons-nous ordonné. Nous avons pris les plus jeunes dans nos bras. Il était émouvant de voir ces enfants silencieux et encore mal réveillés, qui descendaient avec tout ce qu'ils avaient pu emporter. En quelques instants nous les avons tous casés dans la salle à manger, dans la lingerie et la plupart dans le couloir. Et nous deux, nous nous sommes assises dans un coin sur des couvertures, le cœur serré...



Jeunes enfants de la Macédoine échappés du rapt des slavocommunistes soignés à l'Orphelinat Papafion de Thessalonique où ils ont trouvé l'affection et la sollicitude la plus affectueuse.

Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées, que deux chefs de groupes, terrifiés viennent nous annoncer qu'une balle a cassé une vitre du réfectoire et est tombée sur la couverture d'un enfant. Affolées nous nous sommes précipitées auprès des enfants. Dans notre confusion, nous avons cru que les couvertures brûlaient en voyant briller les éclats de vitres, et nous nous efforcions d'éteindre le feu. Nous avons immédiatement transporté les enfants dans le couloir, non sans difficultés car c'était la deuxième fois que nous les déplaçons dans la même nuit. Peu après, un obus tomba à l'angle du toit de notre maison.

Pour nous commençait le grand drame et les énormes responsabilités. Le 26 décembre le nouveau commandant de la Brigade Balladas, vint nous visiter. (*) A notre question s'il se passait quelque chose de grave, il nous encouragea par ces mots : « Ne craignez rien, tenez toujours les enfants loin des fenêtres et que Dieu soit avec vous ». Au moment où il prenait congé, un second obus tombait sous les fenêtres du bureau, les vitres volaient en miettes. Nous lui avons demandé s'il fallait éloigner les enfants.

Mais il y eut beaucoup d'hésitations et nous avons finalement décidé de rester tous dans le bâtiment.

Les événements se déroulaient avec rapidité. Tout autour des feux serrés se croisaient sans cesse nuit et jour. Nous étions désormais en état de siège. Toute communication avec le monde extérieur fut suspendue. Notre unique souci était d'inventer des moyens pour sauver les enfants. Il commençait à faire nuit. Nous devions nous protéger sans perdre de temps, car les balles entraient dans le bâtiment. Au risque d'être blessées, nous avons placé des sacs de farine aux portes et aux fenêtres. Tout le personnel montra une grande abnégation, malgré que la peur se fût emparée de tous.

Depuis le 27 décembre, les enfants restaient couchés nuit et jour. Ce jour-là ils ont eu en tout 26 oques de figues pour déjeuner et souper. Chaque enfant était un petit héros pour nous puisqu'ils enduraient toutes les privations et les angoisses avec tant de patience. La seule chose qu'ils nous demandaient était que nous soyions constamment auprès d'eux. Leur confiance en nous était incroyable. Et cette confiance les faisait obéir aveuglément à chacun de nos signes. Les balles et les Piat, perçaient les vitres, frappaient le mur au-dessus de la tête des enfants et cependant l'on n'entendait pas de cris, ni de pleurs.

La présence de Dieu parmi nous était évidente dès le premier jour. C'est lui qui guidait nos pensées désespérées. Dans les ténèbres de la nuit, tandis que les enfants dormaient, nous nous rassemblions avec le personnel à la faible lueur d'une veilleuse, nous chantions des tropaïres et des prières dans un profond recueillement. Comme les nuits nous paraissaient interminables !

Le spectre de la faim commençait à paraître. Le pain nous manquait. Il y avait des vivres dans le dépôt, mais comment pouvait-on cuisiner puisque la cuisine était exposée au feu ?

Le 28 du mois, à la lumière d'une pile, nous avons écrit une lettre à la brigade : que nous manquions de pain. Mais par qui l'envoyer ? Personne n'osait nous approcher car, d'une part les combats faisaient rage autour de nous et, d'autre part, le bruit avait couru à Konitsa qu'il y avait des bandits dans notre maison et qu'ils avaient installé des mitrailleuses à nos fenêtres.

Le soir du même jour, vers neuf heures, tandis que nous faisons nos prières, on frappa à la porte. Personne ne bougea, car nous avions donné l'ordre formel de n'ouvrir à personne dans le cas où quelqu'un chercherait à entrer. Avec une joie indescriptible nous entendîmes la voix de Tassos Pigadas, notre gérant, qui était justement soldat. On ne peut dépeindre nos sentiments. Avec un dévouement admirable, au risque d'être tué par les tirs incessants et malgré les bruits monstrueux qui circulaient, il nous apportait 15 oques de pain de munition.

(à suivre)

Sophie Copandi et Anna Stephanidou

(*) Le brigadier Dovas avait été blessé la veille.
— N.d.I.R.

ART CULINAIRE

Prosper Montagné et la philosophie de la Fourchette

Un article inédit de PIERRE DESCAVES

C'est un souvenir unanimement ému que la presse et la littérature ont accordé au célèbre « chef » Prosper Montagné, qui vient de mourir. Les choses de la table et celles de l'Esprit sont trop voisines en France et trop souvent alliées pour qu'un tel hommage puisse paraître surprenant. Au demeurant, ce petit homme replet, alerte, aux yeux malicieux derrière de grosses lunettes de « Privat-Dozent » était bien fait pour recueillir, de son vivant, la sympathie de tout une gent, pour laquelle la fourchette a connu un prolongement obligatoire, le porte-plume...

Le 19^{ème} siècle a vu éclore, en France, une merveilleuse pléiade d'« écrivains culinaires » : parmi les professionnels, c'est d'abord Antonin Carême, le « Napoléon de la cuisine », mort jeune, brûlé par la flamme de son génie et le charbon de ses rôtissoires, (d'après la formule de Laurent-Tailhade) : c'est Beauvilliers, qui fonda le premier « restaurant » digne de ce nom et qui a laissé un « Art de cuisiner » ; c'est A. Martin, avec son « Cuisinier des Gourmands » et son « Bréviaire des Gastronomes », la liste en serait longue et abondante. Indiquons que la production des gastro-techniciens contemporains est innombrable. Depuis le début de ce siècle, les plus éminents savants spécialistes de l'art culinaire se nomment : A. Escoffier, Urbain Dubois, Joseph Fabre, Pierre Sales, Edouard Nignon, Paul Bouillard, Apollon Caillet, Foucou, Gaston Clément, Paul Dagouret et Prosper Montagné, l'un des derniers survivants de cette magnifique représentation de ce que le bon Rabelais identifiait comme la « science de gueule ».

« Il n'est bon bec que de Paris »... c'est ce que comprit le cher et charmant Prosper Montagné, qui, albigeois de naissance, vint tôt à Paris illustrer le métier de son père. D'A. Escoffier, il hérita le sceptre de la gastronomie ; sa réputation était quasi-universelle.

Considérant la cuisine comme l'un des beaux-arts, il fut le champion du style classique : c'est en présence même du client qu'il « finissait », à la mode ancienne, les plats mijotés avec componction, préparés avec amour. Quelques-unes de ses « inventions » ont fait la joie des palais les plus difficiles et ranimé les estomacs les plus défaillants. Faut-il citer, entre autres merveilles, ses célèbres « rognons de veau flambés au cognac », ses canetons que rehaussait d'un royal fumet, un verre de chambertin ? Dans une longue « nouvelle », publiée l'an dernier, et de façon très transparente, j'ai personnellement décrit les fastes de la boutique gastronomique de la rue de l'Echelle, où le brave « chef » acheva le ma-

réchalat de sa carrière, avant de passer à la Rôtisserie de la Reine Pédauque, dont il fut l'éminent « conseiller ». Il se reconnut aisément sous le nom d'Adalbert Monté :

« — Je ne savais pas, m'écrivait-il, que je deviendrais un personnage de roman ou de nouvelle. Je le craignais, à dire vrai, mais votre « sauce » amicale fait passer le morceau ! »

Au vrai, le bon Prosper Montagné pouvait avoir une autre et légitime ambition : celle d'être un confrère des Lettres. En fait, il l'était pleinement ; car très utile, efficace, et nombreuse a été sa collaboration à la grande littérature gastronomique de tradition. Il a su montrer que l'art culinaire s'est affiné en s'orientant vers la simplicité ; qu'il est étroitement lié à la civilisation, à la culture et au goût.

Plusieurs de ses ouvrages sont de véritables monuments qui font autorité : d'abord ce grand « Livre de Cuisine » : plus de 1.500 pages où s'allongent les manières et façons d'accommoder et de présenter les nourritures terrestres les plus variées. Dans le jargon des cuisines, Montagné s'inscrit dans la lignée des « grands sauciers », — et de tous les succédanés (notamment les gelées admirables). Il fut également le principal rédacteur du « Larousse Gastronomique », de tournure encyclopédique et de très sensible tenue intellectuelle — voire métaphysique. On a pu rappeler, à cet égard, l'un des meilleurs mots de Montagné qui répondant à une question de Jean Cocteau, indiquait avec bonhomie : « — Le principe essentiel d'une bonne cuisine ? Le même exactement que celui d'une bonne littérature : prends léloquence et tords-lui le cou »...

Des nombreux ouvrages qu'il laisse à la postérité, gourmande au moins de ces rappels magnifiques, il convient de ne pas oublier « Le Manuel de la cuisine militaire », où le « chef » atteste sa sollicitude pour le troupier, et dans lequel il démontre qu'on peut faire beaucoup d'excellentes choses avec la « matière » la plus ordinaire.

Journaliste, Prosper Montagné le fut aussi avec assiduité. Il tint une chronique suivie à « L'Œuvre » et demeura longtemps le rédacteur-en-chef naturellement — de la « Revue Culinaire ».

Peu d'hommes auront donc mis, de façon si soutenue, à la fois la main à la pâte et la plume au service d'une des richesses les plus incontestées de la France : sa cuisine, pourtant elle aussi menacée, mais sauvée précisément par tous ceux qui ont maintenu cette double tradition du bien-manger et du bien-dire. La gastronomie moderne a été dominée par les

grandes figuers d'Escoffier, de Montagné, d'Ali Bab. du Docteur de Pomiane et de mon vieil et cher ami Curnonsky, Prince des gastronomes et toujours vaillant Roi de la fourchette. Les deux premiers ont été cuisiniers de métier — ce qui est évidemment une garantie supplémentaire, puisqu'à leurs œuvres immédiates on a pu... goûter leurs qualités. Et puisque le nom de Curnonsky — Cur pour les intimes — est venu sous ma plume, rappelons ce sixain qu'il a dédié précisément au parfait honnête homme qui vient de disparaître :

Ici gît Prosper Montagné
Qui fut un très grand cuisinier
Si Cur 1er avait régné,
Montagné pour ce qu'il valait
Eût été bien sûr désigné
Comme Maréchal du Palais...

N'est-il pas bon qu'à la manière d'une bonne histoire cette chronique s'achève par une manière de chanson ?

Pierre Descaves

Prière Sans Fin

Dans le sanctuaire
où, pour Toi,
j'ai enfermé un paradis,
mon âme,
livrée à la tourmente,
se consume à son propre feu;
et, inconsolable et inconsolée,
elle n'aspire plus
qu'à reprendre ses ailes,
pour le royaume de l'Infini;
mais non sans déposer,
dans le ciel de la Terre,
l'Ardeur
que les dieux ont mise en elle.
Mais voici
qu'elle s'attarde.
Elle s'attarde
parce que le Temps,
qui dévore ses enfants,
se ralentit,
sans pitié,
quand la Douleur
s'appesantit
sur nous;
alors qu'il se presse,
tel un rêve qui fuit,
quand la joie
semble vouloir sourire.
et mon âme,
triste et solitaire,
accuse parfois,
d'étranges temps d'arrêt.
Mais Calliope à la couronne d'or,
se penchant
sur mon cœur assoupi,
écarte,
d'un coup de son aile,
le voile de l'Invisible;
et, dans l'Espace éthéré,
je retrouve
toute la poésie de mes rêves.
Je la retrouve
dans les plis de l'air embaumé,
qui prolonge
le murmure des feuilles,
et fait pencher
les branches des saules
vers les fontaines,
pour que les nymphes
montent y sécher
leurs corps diaphanes,
et rient à pleine gorge,

des fils de la Terre.
Et je veille jalousement
sur mon cœur ranimé,
ce sanctuaire
où, pour Toi,
j'ai accumulé
d'inépuisables richesses;
car l'amour
que, de ses larmes,
un cœur a poli,
tel l'or pur,
reste à l'abri de la rouille,
la rouille du Temps
et de toute profanation.
La flamme ardente
qui, sans cesse,
s'avive
au contact de ton image;
ton image
qui, telle une eau forte,
s'est gravée dans mon cœur;
cette flamme créatrice de beauté,
prière sans fin
dans le sanctuaire de Dieu,
aucune main de femme
n'ose la recevoir,
de crainte, de brûler
à son étincelle.
Mais, Femme entre les femmes,
dépositaire, aussi,
du Feu Sacré,
du culte de l'Art,
du culte de l'Amour,
la flamme éternelle
sera pour Toi,
la chaleur de vie,
la raison même de vivre,
dans un indestructible printemps.
Et quoique vivant
par mon cœur et ma sensibilité;
quoique Toi et Moi
soyons chacun dans sa vallée,
et que monts et mers
nous séparent,
la vie ne sera plus
pour moi
une tragédie.
Quand, fermant les yeux,
je ne vois plus les beautés
que Dieu a mises dans son sanctuaire
de la Nature,
et que m'apparaît,

dans toute sa splendeur,
l'infini de sa bonté,
l'infini de sa sagesse,
je te vois toujours
et partout.
Je vois ton corps de déesse,
qu'illumine ton âme radiante;
et tu m'apparais
dans la clarté des constellations,
et m'apportes
toutes les joies,
les joies qui dissipent mes peines,
et qui, effaçant le goût de l'amertume,
me grisent
de toute la douceur de vivre
et d'aimer.
Quand les dieux me seront propices
et que faisant tomber, de tes yeux,
l'écaïlle,
verseront dans ton cœur
le divin nectar,
je me croirai alors
être un dieu pour toujours.
Dans le désert aride
qui m'environne,
où je suis prisonnier
d'un impitoyable
et lointain amour,
tu restes l'oasis rafraîchissante,
qui verse
dans mon âme
assoiffée de Toi,
la paix
à laquelle elle aspire.
Tantôt je m'élève
au Firmament
où plane mon amour,
né au souffle même
de ton âme radiante;
tantôt je choisis
dans les noirs abîmes,
et je tends les bras vers Toi,
et tout mon être t'appelle,
pour que, la main dans la main,
nous franchissions ensemble
le seuil
de l'immortalité,
nimbés de l'auréole des amants,
l'auréole de l'art de savoir aimer,
l'art de savoir vivre et souffrir
pour l'amour.

Fouad Abou-Khater

UNE NOUVELLE FORME DE L'ART THEATRAL

Les Theophiliens fetent leur quinzieme anniversaire

Un article inédit D'ALBERT MOUSSET

En 1933, les étudiants d'histoire de la littérature médiévale à la Sorbonne décidèrent, à l'instigation de leur maître, Gustave Cohen, de constituer un groupe théâtral qui se consacrerait exclusivement à l'adaptation et à la représentation des grands jeux scéniques du Moyen-Age.

Ils ne se doutaient pas du succès que connaîtrait cette initiative. Au début, il ne s'agissait que d'une équipe de jeunes, groupée autour d'un professeur éminent, pour révéler au public un aspect peu connu de l'art dramatique français. Animateur remarquable et savant vénéré, Gustave Cohen sut discipliner et encourager cet élan et résoudre les difficultés techniques que soulevait l'adaptation pour un auditoire moderne d'une scénographie médiévale.

Le langage du théâtre du Moyen-Age se comprend à la lecture mais beaucoup plus malaisément à la scène. Son décor compliqué ne répond plus aux conceptions actuelles. La tragédie et la comédie classique nous ont en effet habitués à une action dialoguée dans un cadre généralement simple.

Il fallait, pour conquérir le public, choisir une œuvre offrant un mouvement dramatique très vif, une intrigue, des caractères vigoureusement mis en relief. Ce choix porta sur le célèbre « *Miracle de Théophile* » dû à un poète parisien du temps de Saint-Louis, Rutebœuf, bohème génial et famélique qui exerçait la profession de menestrel. Le *Miracle de Théophile* est l'histoire d'un clerc qui, pour devenir riche, a vendu son âme au diable puis, pris de remords, implore la Vierge Marie et obtient qu'elle le délie de son honteux marché. A la différence de bien des « mystères », cette courte pièce se recommande par la noblesse de son style et l'éclat du dialogue.

De ce drame Gustave Cohen a fait une heureuse adaptation qui respecte l'harmonie du texte et la cadence des rimes tout en le rendant pleinement intelligible au public le plus large. Il a conservé la mise en scène simultanée qui situe le drame sur plusieurs plans à la fois. Un de ses élèves, Jacques Chailley, depuis professeur au Conservatoire, a réalisé, à l'aide des vieux chants grégoriens, un accompagnement musical d'une consonance parfaite. Les

ressources de la scénographie moderne (projecteurs, contrastes lumineux, etc.) animent le jeu des acteurs et donnent une tonalité appropriée à l'atmosphère mystique du drame.

La première représentation, donnée à Paris, obtint un succès triomphal. La nouvelle « troupe » fut appelée dans les grands centres universitaires de France. Elle alla jouer à l'étranger. Encouragé par la presse, la critique, les artistes et les lettrés, les étudiants élargirent leur répertoire. Ils rendirent leur fraîcheur et parfois leur profondeur spirituelle à des chefs-d'œuvre ignorés : le *Jeu d'Adam et d'Eve*, le *Jeu de Robin et de Marion*, le *Dit de l'Herberie*, *Aucassin et Nicolette*, le *Jeu de la Feuillée*. Mais ils gardèrent le nom de *Théophiliens*, par fidélité à leur vocation originelle.

Ils étaient devenus les animateurs d'une nouvelle forme de l'art théâtral, par l'originalité de la mise en scène, l'emploi des chœurs et des groupements, le symbolisme des attitudes. Leur influence s'est fait sentir sur le théâtre chrétien contemporain, sur la technique dramatique d'un Claudel ou d'un Ghéon.

Année après année, les cadets remplacèrent les vétérans, la troupe se renouvela, attestant la vitalité de cette entreprise toute désintéressée et la constance de ses succès. Les Théophiliens obtinrent la consécration d'un appui officiel; l'an passé, le Grand Prix des jeunes compagnies théâtrales est venu couronner leurs efforts.

Ils ont fêté dans un grand théâtre parisien leur quinzième anniversaire. Ces quinze ans ont vu s'écrouler bien des valeurs spirituelles, disparaître bien des formes traditionnelles d'art ou de pensée. L'école théophilienne a survécu à la tempête. Elle a déjà ses traditions. Elle a conquis sa place dans l'évolution de la vie théâtrale, qu'elle a enrichi de formules neuves et de procédés originaux.

Et, d'un point de vue plus élevé, elle restitue et popularise un trésor longtemps enfoui de la littérature française, cet art théâtral du Moyen-Age, inspiré de thèmes religieux, qui connut une vogue immense et dont la naïveté unit le sacré au profane, la grâce au pathétique.

Albert Mousset

LA VIE THEATRALE

"Le Peine Capitale"

Un jeune auteur a déjà obtenu, par des comédies tendres et légères, « *La Ligne de Cœur* », les

« *Jours heureux* », des succès appétissants. Il pourrait se cantonner dans le genre qui lui a réussi;

comme un pâtissier qui a fondé sa renommée sur les babas ou les meringues. Mais il vit son temps. Le tragique de la condition humaine le bouleverse. Il conçoit une tragédie idéologique de grand style. Croyez-vous qu'on va le féliciter d'avoir l'âme généreuse, et une belle ambition ? Vous entendez ricaner qu'il a visé trop haut pour son arc. Pour un peu, on parlerait de la pécore qui se gonflait en bœuf. On l'invite à redescendre... Il y aura tout de même quelques critiques, je l'espère, pour défendre « La Peine Capitale » de M. Claude-André Puget; et, tout en reconnaissant qu'elle est un peu confuse, un peu difficile à suivre, et d'une éloquence parfois excessive, pour en affirmer la valeur, en louer les tendances; et signaler que deux scènes au moins, au troisième acte, sont de la plus rare et plus solide qualité.

Loin d'avoir commis une faute, en montant « La Peine Capitale », la Comédie-Française a fait un geste digne d'elle. Et elle n'a pas lésiné. Ce spectacle « renaissant », — « quattrocento » — est d'un luxe et d'un raffinement admirables. Quiconque se souvient des horizons d'Italie, des collines parées de cyprès comme un autel de cierges, des douces architectures de marbre blanc et rose, bien dallées; des cavaliers musclés de Mantegna, des profils féminins, chairs d'ivoire, chignons d'or, cous fragiles, dont sont peuplés les musées, sentira son cœur se fondre devant des décors et des costumes d'un goût aussi parfait... Une création entre autres semble résumer toutes les grâces de Ghirlandajo et de Botticelli. C'est Mlle Renée Faure... Elle a osé porter le gâteau de cheveux, très en arrière de la tête, — presque une coiffure d'aztèque, — qu'on voit avec surprise dans quelques tableaux florentins; le front, les tempes, sont largement découverts. Le visage s'offre entièrement nu à la critique... Il est sans reproche... « A joy for ever », eût dit Keats. Et cette tête ravissante exprime la passion, l'enthousiasme, l'horreur... De cette petite bouche sort une voix de cristal, brillante, puissante; les mots qu'elle prononce ont des arêtes coupantes. Justesse, vigueur, pathétique, beauté sonore... Pour jouer la « Peine Capitale », en laquelle elle avait foi, Mlle Renée Faure rentre à la Comédie-Française. Elle a foi dans l'œuvre. N'est-ce pas une « opinion grave », selon le mot de Pascal ?

Que se passe-t-il dans ce duché imaginaire, quelques années avant que Colomb ne découvre l'Amérique ? La guerre. La guerre que le duc Lionel déteste.

Fils d'un guerrier, d'une espèce de Colleone dur à son peuple, voluptueux, grand abatteur de filles, Lionel s'est voulu, par réaction, pacifique et chaste. Réaction ? Rancune aussi, et désespoir. Son premier amour, sa fiancée adorée, lui a été volée par son père, avant les noces. A-t-elle été forcée ? A-t-elle

été séduite par la force et le prestige, et l'expérience amoureuse du père ? Elle en a eu un bâtard. Elle est morte. Lionel exècre la mémoire de son père, vénère, imprudemment celle de sa fiancée. Il a élevé avec amour le « bâtard » Lorenzo, dont la chair, sœur de sa chair, est aussi la chair de la morte bien-aimée... Lorenzo est, depuis dix-huit ans, l'unique amour de Lionel.

Lionel déteste la guerre. Pourtant, il s'est laissé entraîner dans une de ces bagarres d'Italie, pleines de pièges; la duchesse douairière, héritière des instincts et de la politique du feu duc, et son amant, le cardinal Jérôme, ont manœuvré Lionel. Lionel s'est battu en héros. Pendant une de ses absences, sa cité a souffert de la famine, de la peste. Lorenzo y soutenait les courages; — la « résistance », — et Lionel est venu la libérer. Au sortir de tant de misères, il espérait un relèvement éblouissant. Mais la cité a trop souffert. Elle reste d'abord apathique; comme assommée. Tous ses habitants veulent fuir... Lionel s'accuse d'avoir accepté la guerre; et, pour arracher son peuple à la torpeur, il décide de se punir, lui-même. La justice satisfaite, le ciel s'éclaircira. Lionel se fait trancher le poing gauche. Telle est son ascension. Nous allons assister à sa chute.

Son sacrifice n'a servi de rien. Sorti de l'apathie, le peuple se précipite dans les plus honteux trafics, et dans la débauche. On l'entend même ricaner du poing tranché de son duc, dont la grandeur d'âme est méconnue. L'amère déception de Lionel le rend vulnérable. Sa mère est là, et achèvera sa métamorphose.

Luxurieuse, despotique, lucide, la duchesse douairière, en une séance de psychanalyse remarquable, ouvre comme une grenade l'âme de son fils et l'épluche grain à grain. Elle lui explique qu'il a vécu sur des illusions. Sa fiancée était une victime consentante. En Lorenzo, c'est lui-même, tel qu'il se rêve, qu'il aime; son image rajeunie. La chasteté de sa vie a été une duperie. Pourtant, il était aimable. Le preuve, cette jolie Lucrece qu'il vient de donner à Lorenzo pour épouse; qui paraît si ardemment amoureuse de Lorenzo; cette ancienne novice, dont le couvent a été incendié à la fin du siège, et qu'on a diluée de ses vœux parce que Lorenzo l'aimait; cette belle Lucrece, ce n'est pas Lorenzo qu'elle aime. Elle aime l'original dont Lorenzo n'est qu'une pâle copie. Elle aime Lionel. Il n'a qu'à l'étudier de près...

Et Lionel, à l'instant de la nuit de noces, envoie Lorenzo en mission urgente. Lionel, sous la nuit étoilée; console Lucrece, l'interroge — commet le crime que son père a jadis commis envers lui; et, tout en crachant des injures sur Lucrece, et l'espèce impure des femmes, comme il en cracherait sur la fiancée infidèle ressuscitée, — il se repaît d'elle.

La fin était assez difficile à trouver. A la suite des deux scènes magnifiques, M. Claude André Puget semble avoir été pris de vertige. Il a cherché, tâtonné... Il s'est arrêté au dénouement le plus brutal. Il a tué... Il a tué Lorenzo, revenant de mission, et que Lionel poignarde avant que Lucrece lui ait crié l'horrible vérité. Il a tué Lionel qui s'empoisonne, après avoir demandé à garder les yeux ouverts, dans sa tombe, pour ne pas voir en lui-même. Evidemment, c'est romantique. Mais il y avait du beau, dans le romantique.

"Le Matériel Humain"

Représenter en 1948, un épisode de la guerre de 1914-1918, étudié de fort près, dans le dessein d'en synthétiser les leçons, d'en tirer un enseignement moral, — c'était s'y prendre bien tard. Le manuscrit de M. Paul Raynal est vieux de douze ans. Une guerre plus hideuse que l'autre nous a abîmés dans la douleur, gorgés de colères, de hontes, soulevés d'espérances. Et nous en frissonnons encore... Alors, qu'y faire ? Ce que disent de vrai, de noble, les personnages du « Matériel humain » ne semble pas s'appliquer à nous. J'ai pourtant vécu l'autre guerre, connu ses angoisses, et ses exaltations. Quand M. Paul Raynal a donné « Le Tombeau sous l'Arc de Triomphe », et même sa « Francerie », dont la grande éloquence nous gêna, il nous a trouvés en état de grâce. Rien n'avait eu le temps de vieillir; émotions, pensées, problèmes retrouvaient au théâtre l'intensité, la nécessité et l'urgence. Mais les guerres vont vite. Sans Hitler, le « Matériel humain » pouvait encore nous bouleverser. Mais il y a eu Hitler; et du coup, un drame inspiré par une mutinerie de quelques heures dans l'armée d'Orient, n'est plus qu'un exercice gratuit; une prouesse à la Corneille, si l'on veut; — sans Corneille. Et encore ! On sait que Corneille mêlait l'actualité, et la plus brûlante, à l'histoire romaine, ou à l'histoire d'Espagne. Qu'il exaltait le chevaleresque espagnol et le duel, dans « le Cid », quand Richelieu combattait l'Espagne et interdisait le duel; qu'« Horace » est la tragédie du mariage franco-espagnol; etc... Tandis que le « Matériel humain » est une pièce historique, qui paraît presque aussi éloignée de nous que le serait une pièce sur le général Chanzy en 1870, sur Xaintrailles, ou sur Epaminondas. J'exagère, je le sais. Mais si j'ai senti très vivement l'intérêt de ce spectacle, et des discours qui s'y succèdent cet intérêt me rappelait celui qu'on trouve à lire, dans Thucydide, l'analyse des causes de la guerre du Péloponèse, ou à feuilleter les « Conclaves ». Leur cœur n'y bat pas plus vite...

Le problème du « matériel humain » dont des chefs sans humanité se serviraient comme d'autres de canons, ou de tanks, dont des chefs capables de

Telle est cette pièce, nourrie d'idées actuelles; et dont la forme paraît dater de cent vingt ans. Elle offre de grandes possibilités aux acteurs. Elle est verbeuse, soit; mais le verbe, sans atteindre aux splendeurs Claudéliennes, ni à la solidité de bronze d'un Montherlant, a de la chaleur, du relief; même de la poésie, volontaire, calculée. Elle représente un effort considérable. Elle se fera lire avec intérêt. Pour en goûter la représentation, il faut y revenir plusieurs fois. Pourquoi pas ?

pitié, persuadés de la valeur et de la dignité individuelle de chaque soldat, n'usent au contraire que dans l'angoisse, des débats intérieurs pathétiques, s'est-il posé, dans la dernière guerre, comme il y a trente ans ? Pas tout à fait, déjà. Aujourd'hui, tout se présente sous de nouveaux aspects. Les machines se multiplient; de vertigineux moyens de destruction menacent, en pagaie, les armées, les états-majors, l'avant, l'arrière, les cités, les villages, et la terre même. Que restera-t-il, pour les hésitations d'un chef, à punir, à pardonner, à sacrifier, à épargner ? Nous ne le savons pas. D'avance, nous sommes pleins d'horreur. Les scènes où le général en chef des armées alliées, à Salonique, décide du sort du caporal Guétorbe, qui a été condamné à mort comme porte-parole d'une compagnie mutinée, nous donne l'idée d'une guerre quasi civilisée, où pouvaient encore veiller et intervenir la conscience, la pitié, le respect de chaque être, dans le compact des régiments et des bataillons. Nous saluons cela comme un passé qu'on ne reverra plus. On m'objectera que ces questions sont éternelles. Oui. Mais pas, dans le futur, en « état de guerre ». Elles continueront d'émouvoir, là où elles peuvent se poser. Dans une société pacifiée, pour un temps ou pour toujours.

Donc, un jour, sur le front d'Orient, des soldats qui se réjouissaient à attendre le camion qui leur était annoncé, et devait emmener les permissionnaires, se révoltent. Le camion ne vient pas. Des permissions, on ne parle plus. Et voilà des mois qu'ils sont là, expatriés, fouillant une terre inconnue, en proie aux fièvres paludéennes... Ce n'est plus du cafard; c'est de la fureur. Refus d'obéissance, violences contre les supérieurs; envoi de délégués protestataires. Si le colonel du régiment, un vrai chef, aimé et respecté, était là, il eût calmé ses hommes. Mais il était en France. A son retour, il apprend le désordre de ses troupes; et que Guétorbe est condamné à mort. Le sort de ce malheureux, — un brave, un bon type, — se règlera en deux étapes. Le colonel, instruit de toute l'affaire par le capitaine Boufflette, un chic bonhomme, guerrier, mais

pas militaire, un civil, quoi, qui veut bien se faire tuer, mais qui discute la discipline, le colonel est très vite décidé à sauver Guétorbe. Il emmène le condamné, — ce qui paraît assez extraordinaire, — en auto, du front jusqu'à Salonique, où le général en chef, un ami d'autrefois, prépare une prochaine attaque; la grande attaque qui sera le premier grain d'un chapelet de victoires; la victoire de 1918, il est vrai, a commencé en Orient; nous le savions; on nous le rappelle. Le général fait un très beau cours là-dessus. Un cours comme on a dû en faire, de 1925 à 1930, sur les stratégies de Serrail, de Foch et de Franchet d'Esperey. Qu'est l'affaire Guétorbe, réglée, jugée, pour l'homme qui a sur les épaules la responsabilité d'une telle entreprise ? Pourtant, M. Paul Raynal pose la question, par la bouche du colonel, de façon si pressante, si philosophique; le colonel use d'arguments « ad hominem » si efficaces contre le général en chef, seul au monde, accablé lui-même de deuils, que, laissant ses cartes, suspendant ses travaux, le grand chef, — à qui le comédien M. Pierre Asso a donné le visage, la haute et maigre silhouette de Lyautey, — fait comparaître le caporal Guétorbe. Il y a entre eux presque toute la hiérarchie; des épaisseurs d'armées. Et c'est le troisième débat de la pièce. Qui aboutit comme vous

le pensez bien, par le pardon; et même par une permission immédiate pour la France. Comme disait Guillaume de Prusse à Reichshoffen : « Ah ! Les braves gens ! »

Les braves gens de 1917; du haut en bas. Et ils parlaient bien. Le péché de M. Paul Raynal est une incoercible éloquence, qui a empâté, alourdi, rendu intolérables, quelques-unes des pièces qu'il a écrites. Il en était guéri, quand il composa le « Matériel humain ». Jamais il n'a été aussi sobre; aussi direct. Plus rien du pathos d'autrefois. Je parlais de Thucydide. Vous diriez qu'il l'a pris pour modèle. Les « thèmes moraux » de la guerre sont amassés ici, distribués, traités, avec un éclat et une concision remarquables. Mais, poussée à ce point, tant de vertu refroidit trop. Je voudrais admirer le colonel, le général. Et je pense sans cesse aux progrès d'écrivain de M. Paul Raynal; à sa marche vers une rhétorique de synthèse et de netteté...

Vous comprenez peut-être pourquoi je n'ai pas été ému. Ce ne doit pas être la faute de M. Raynal. Je devine avec quelle fièvre il a travaillé; pour faire la chasse aux idées; et cuisiner son gibier. Et quelle tendresse il avait pour ses héros... Mais ce n'est pas sa faute. C'est celle d'Adolphe Hitler. Et de quelques autres.

“ Montserrat ”

La Direction des Arts et des Lettres, en France, a créé l'« Aide à la première pièce »; de quoi s'agit-il ? De faciliter aux jeunes dramaturges de talent l'accès d'un théâtre, des interprètes, la joie d'affronter la critique et le public. Une commission trie les manuscrits qui lui sont soumis, choisit ceux qui lui semblent dignes de l'encouragement de l'Etat. Une somme est fixée pour la fabrication des décors, des costumes; et cette subvention soulage, en plus, grâce à une entente avec le Ministre des Finances, le théâtre qui monte la pièce d'une part importante des taxes sur le spectacle.

Depuis le 23 Juin 1947 que la Commission fonctionne, elle a examiné 188 manuscrits. Elle en a retenu deux, « Montserrat » de M. Emmanuel Robles, et le « Juge de Malte », de M. Denis Marion. Montserrat vient d'être représenté au Théâtre Montparnasse-Gaston Baty, que dirige la grande comédienne Marguerite Jamois. Voyons un peu ce qu'est « Montserrat ».

Approuvée par dix juges particulièrement compétents ce ne pouvait être une œuvre indifférente. Elle ne l'est pas. Elle crispe et tord les nerfs, serre le larynx, précipite les battements du cœur. Ses effets physiologiques sont indiscutables; et ma voisine, bien qu'entraînée aux terreurs du théâtre, et capable d'assister, dans une paix parfaite, aux éviscérations, décapitations, exhumations de cadavres en loques, tels les squelettes gardant quelques lambeaux de peau du sculpteur Ligier-Richier, a dû cependant sortir de la salle, étouffée d'angoisse, et tremblante de pitié.

Ce pouvait être aussi une pièce très originale... Mais, hélas, ce ne l'est point. Admirablement graduée, par un débutant qui débrouille déjà toutes les ficelles du théâtre, comme Sardou vieilli sous le harnois, — en plus de Sardou, il a « le style », il écrit bien, — cette œuvre rapide et violente est, tout bien pesé, plutôt un mélodrame qu'une tragédie. On peut, si l'on veut, y voir un épisode « résistancialiste », avec des martyrs et des bourreaux. Au lieu de se passer en France ou en Pologne et en 1943, il se déroule au Venezuela, en 1812.

La révolution des colonies espagnoles a commencé. Elle a commencé au Venezuela, avec des alternatives de succès et d'échecs. En ce moment, l'armée espagnole fidèle à la monarchie, aux serments prêtés, et chargée de défendre la gloire, le prestige d'un vieux pays, est victorieuse. Le chef vénézuélien, Miranda, vient d'être battu, et fait prisonnier. Mais la révolte n'est pas domptée. Tant que le lieutenant de Miranda, le jeune Simon Bolivar, déjà populaire, et destiné à étonner l'univers, sera vivant, l'armée vénézuélienne ne perdra pas courage. Et voici que Bolivar, capturé en même temps que son général, vient de s'échapper. Qui l'a aidé à fuir ? Où s'abrite-t-il ?

Le complice de l'évasion est un lieutenant espagnol, Montserrat. Selon le code militaire, sa trahison n'est pas douteuse. Mais Montserrat est un noble cœur. Il sait que l'Espagne est une métropole avide et cruelle. Que les Indiens du Venezuela sont traités comme des bêtes, et que les Espagnols même y reçoivent le fouet. Bolivar est pour lui le héros de la

liberté. Il souhaite sa victoire... Pourquoi, me direz-vous, n'a-t-il pas démissionné ? Pourquoi n'a-t-il pas accompagné Bolivar dans sa fuite, et ne court-il pas combattre avec lui ? Je me le demande comme vous. Mais s'il était parti, pas de pièce. Postulat ! Postulat ! Que d'invéraisemblances on commet en ton nom !...

Montserrat est arrêté; on lui enlève son sabre. Son compte est bon. Mais il faut d'abord qu'il dise où se cache Bolivar. On le sait brave; il est capable d'endurer toutes les tortures, dans sa chair, sans parler. Il faut inventer pour lui une « question » plus efficace que l'écartèlement, la crevaison des yeux à coups de lancette, la brûlure des pieds; bref le tout-venant du métier de bourreau. Son supérieur hiérarchique, qui n'a peur de rien pour le service du roi, pas même de l'enfer, et à qui, du reste, le moine Coronil, qui accompagne l'armée, aussi fanatique et plus hypocrite que lui, précurseur de Goebbels si l'on veut, lui donnera l'absolution. Il trouve ceci, l'ingénieux hidalgo, nommé Izquierdo :

Il fait arrêter devant sa capitainerie de Valencia, les six premiers passants. C'est vite fait. Nous voyons arriver, tout éperdus, un potier maigre, déguenillé, qui nourrit toute une marmaille à tourner des alcazars et des jarres; un riche marchand, gras à lard; un comédien, bellâtre, aux jambes moulées de gris perle, à la voix modulée; une ménagère dont les petits attendent à la maison qu'elle leur donne la pâture; un adolescent sombre, muet, en qui l'on devine un possédé de Bolivar; et une fillette appétissante pour qui Izquierdo va bientôt éprouver le plus vif appétit... Six innocents qui n'y comprennent rien...

Eh bien, c'est un marché qu'Izquierdo propose : si Montserrat n'indique pas, avant une heure, la retraite de Bolivar, les six innocents seront fusillés l'un après l'autre. Montserrat sera six fois assassin.

Ce qui se passe, vous le devinez. Les six malheureux vont supplier Montserrat, plaider tous les arguments s'efforcer de l'attendrir, de faire fléchir sa volonté par des cris, des pleurs; pires que les discours. Mais Montserrat a fait son calcul : de six vies innocentes, il va payer la libération de plusieurs millions

d'êtres méprisés, dégradés, il collaborera à la fondation de nations libres... Il sauvera l'avenir pour des siècles...

Six fois la scène atroce se renouvelle. Le potier se démène et hurle; le marchand grelotte, offre tous ses biens, donnera s'il le faut sa femme qui est belle; le comédien croit acheter sa grâce en jouant un de ses meilleurs rôles devant Izquierdo, amateur fin d'émotions d'art; mais il y passe comme les autres, ayant seulement puisé dans son œuvre héroïque la force de marcher droit vers le peloton d'exécution: la mère maudit; la fillette crache au visage de l'obsène Izquierdo, et sera brave; le gamin va au feu sans broncher, comme tant de petits martyrs de chez nous...

Et nous voyons l'entêtement sublime de Montserrat, et la colère croissante d'Izquierdo... La diversité des victimes ne nous permet pas de nous endurcir... A chaque décharge du peloton, et chaque claquement sec du coup de grâce, notre horreur s'exaspère... Il est temps que la nouvelle arrive, du salut définitif de Bolivar. Il est en « zone libre »... La population du Puebla délire de joie, en le voyant. La lutte continue. Montserrat peut mourir. C'est le baisser du rideau.

Il faudrait être dur comme un marbre, ou mou comme un édredon, pour ne pas s'avouer vaincu par l'émotion... Mais vraiment, ce n'est pas vers cet art que je m'élançais... Il y faudrait ou un lyrisme éperdu, ou une analyse psychologique et éthique d'une précision, d'une fraîcheur extraordinaire... M. Emmanuel Robles, dont je discute l'invention, est fort capable de donner des pièces moins bouleversantes, mais plus parfaites; car l'exécution, dans « Montserrat » est supérieure à l'invention. Nulle emphase; pas de phrases soufflées. Les paroles les plus sobres, les plus directes... La carcasse est Sardou; le costume est du goût de Montherlant ou de Sartre.

Si ce n'est pas un coup de maître, c'est un très brillant coup d'essai...

Robert Kemp

LA VIE MUSICALE EN FRANCE

La Notation simplifiée et l'Harmonie absolue de Nicolas Obouhov

Un article inédit de RENÉ DUMESNIL

En sera-t-il de cette réforme de la notation musicale comme il en est — en France du moins — des projets de simplification de l'orthographe ? Ce n'est point que les Français soient plus routiniers que les Italiens ou les Espagnols, mais il semble à la majorité d'entre eux que c'est commettre un crime contre l'étymologie et un attentat contre les traditions que d'écrire « télégraphe », et s'ils ont accepté, depuis un siècle, d'écrire « rythme », la réforme s'est arrêtée à la première H dont la chute n'a point entraîné celle de la seconde. Disons-nous un jour plus ou moins prochain : 10 au lieu de *do dièse* ou de *ré bémol*; *té* au lieu de *ré dièse* ou de *mi bémol*; *ra* au lieu de *fa*

dièse ou de *sol bémol*; *tu* au lieu de *sol dièse* ou de *la bémol*; *di* au lieu de *la dièse* ou de *si bémol* ? Mais la réforme — la simplification que nous propose M. Nicolas Obouhov et selon laquelle, en effet, les notes qu'on vient de dire changeraient de nom, va beaucoup plus loin que cette simple substitution. Elle entraîne d'autres simplifications corollaires. Elle entraîne aussi — et c'est là qu'elle peut trouver des adversaires plus sérieux — la modification des notions sur lesquelles repose l'harmonie tonale.

Voyons d'abord les avantages de la réforme : le premier — et il est considérable, est une simplification extrême de la lecture. Ce qui rend celle-ci si dif-

ficile, si rebutante pour les commençants, si pénible même pour des musiciens exercés lorsqu'ils ont affaire à des textes un peu serrés, et où abondent les « accidents » — comme c'est le cas pour presque toute la musique moderne qui, cessant de plus en plus d'être « tonale », évolue vers l'« atonalité » — c'est précisément les altérations soudaines haussant ou abaissant d'un demi-ton la note inscrite dans un accord. M. Nicolas Obouhov propose donc de remplacer dièses et bémols par un moyen graphique nouveau — une croix, inscrite dans l'ovale de la ronde ou de la blanche, ou substituée au point noir de la noire et des valeurs moindres. Du même coup, disparaît l'« armure », ces dièses et ces bémols « à la clef », et dont le nombre indique le ton du morceau. Mais du même coup aussi, toute musique devient « tempérée », comme certains instruments à clavier, tels que le piano, où dièses et bémols, différents à la lecture, sont identiques pour le doigté et pour l'oreille. Un **si bémol**, un **la dièse**, au piano, c'est tout un. En vérité certaines oreilles distinguent la sonorité différente de ces deux notes quand un violoniste habile les joue. Il arrive même que nous puissions, par une sorte d'opération mentale où l'imagination tient une grande part, concevoir comme différentes des notes qui, sur le piano, sont produites par les mêmes touches blanches et les mêmes touches noires, dans des gammes différentes dont les notes altérées sont ou diésées ou bémolisées. Mais; pratiquement, il n'en demeure pas moins que la gamme se divise en douze intervalles égaux d'un demi-ton, et que l'accord du piano, opéré selon ce principe, satisfait l'oreille. La réforme proposée par M. Nicolas Obouhov est donc déjà justifiée par l'usage puisque depuis fort longtemps, depuis la fin du XVIII^{ème} siècle, le tempérament est pour ainsi dire une nécessité instrumentale.

Oui, mais notre système harmonique « tonal » repose précisément sur un distinguo que la notation nouvelle abolit : il y a, en réalité, deux sortes de demi-tons, l'une **diatonique** (intervalle de dièse — ré naturel; do naturel, ré bémol), l'autre **chromatique** (intervalle do naturel — do dièse; do dièse — ré bémol). Un demi-ton chromatique diffère d'un demi-ton diatonique par un comma, c'est-à-dire environ un neuvième de ton. Le tempérament ne fait point la différence. Mais il y a plus : une même sonorité, différemment notée (ut dièse, ré bémol) correspond en fait à des tonalités différentes; il s'en suit que ce n'est pas indifféremment, mais par nécessité d'obéir aux règles présidant à la constitution des accords que le compositeur écrit ut dièse, ou qu'il écrit ré bémol. Que le son sur le piano soit le même, c'est comme, dans la langue parlée, certains mots de sens différent qui s'écrivent de même : (**fond**, du verbe fonder, et **fond**, substantif, la partie la plus basse).

La gamme de douze demi-tons égaux, la gamme « dodécaphonique », comme on l'appelle, fait dispa-

raître ces subtilités. Les puristes s'en alarment : les théories de Nicolas Obouhov, codifiées dans son « Traité d'Harmonie tonale, atonale et totale », rédigé par MM. José David et Lucien Gargan, et tout récemment publié chez Durand, irritent certains champions de la tradition. A leurs protestations, Arthur Honegger a répliqué dans la Préface qu'il a écrite pour ce traité : « Ce volume vient exactement à son heure, car il s'occupe des questions musicales actuelles. Aux côtés du vieux système tonal, le système atonal s'est acquis définitivement un droit de cité, que l'on approuve ou non ses principes. Utilisées par la plus grande partie des compositeurs actuels, les abrégations de douze sons chromatiques n'excitent plus ni indignation ni enthousiasme. Ils sont monnaie courante aujourd'hui ».

Le traité d'Obouhov codifie, en somme, des tolérances, des manières d'écrire qui sont depuis longtemps choses admises. En veut-on un exemple : « A propos de la succession de deux quintes, lit-on dans ce traité, nous avons pu apprendre dans des ouvrages désuets, que deux cas se présentaient. Nous n'en retiendrons rien, si ce n'est que deux quintes dont l'une est diminuée, qu'elle soit la première ou la deuxième, sont autorisées : Bach a donné l'exemple depuis longtemps... »

La simplification de l'écriture musicale sera peut-être plus difficilement admise par ceux auxquels elle apporterait cependant un véritable soulagement, que les solutions du traité d'harmonie totale, tant il est vrai que le besoin de clarté n'est ressenti impérieusement que par un petit nombre d'hommes.

René Dumesnil

ART NEO-GREC



Le peintre et décorateur M. Angelopoulo se trouve parmi nous. Nous sommes heureux de publier la reproduction du décor du 3^{ème} Acte de Rigoletto, Opéra du Mo. G. Verdi, dû au pinceau du talentueux artiste.

Le Monde Officiel et Diplomatique

A LA LEGATION ROYALE DE GRECE



S.M. le Roi Paul Ier suit des premières lignes la bataille du front du Grammos.

Le Mardi 29 Juin à 11 h. du matin, a été célébré en l'église re St.-Constantin et Ste Hélène, un Te Deum à l'occasion de la fête onomastique de S.M. le Roi Paul Ier des Hellènes. La vaste église, décorée aux couleurs helléniques, s'est avérée trop petite pour contenir la foule nombreuse venue prier pour la santé et la longue vie du Roi des Hellènes et pour la victoire des armées helléniques.

Sa Grandeur Mgr Ilarion, évêque de Babylone, officia, entouré de tout le clergé grec de la capitale, en présence du Chargé d'Affaires de Grèce, du consul général de Grèce, M. E. Manokefales, de tout le personnel de la Légation Royale et du Consulat Général, des membres du Conseil de la communauté, de S.E. Sésostris Sidarouss pacha, représentant S.S. le Nabil Amr Ibrahim, président du comité Egypte-Grèce, du lieutenant colonel Chrissoulis, re M. H. Cladakis, directeur de la Banque Nationale de Grèce, de M. Athimojenis, directeur de la Banque d'Athènes, de M. D. Kyriazis, de M. et Mme D. Tziracopoulos, de M. et Mme Arat Maccas, du prof. Georgopoulos, correspondant du journal « Ethrios », de passage au Caire et d'une foule nombreuse.

Une députation d'éclaireurs, de girl-guides, des écoliers et écolières

de toutes les écoles grecques, des anciens combattants avec drapeaux faisaient les honneurs, tandis que la philharmonique et la musique des scouts jouaient l'hymne national hellénique et l'hymne égyptien.

A l'issue du Phychronion royal, le Chargé d'Affaires cria : « Vive le Roi Paul ! Vive le Roi Farouk ! Vive la Grèce », au milieu des vivats enthousiastes, tandis que les cloches de l'église carillonnaient à tout vent.

Un registre fut ouvert à la Légation Royale où plusieurs personnalités du monde politique et diplomatique sont venus s'inscrire.

EN L'HONNEUR DE S.E. KAMEL ABDEL RAHIM BEY AMBASSADEUR D'EGYPTE A WASHINGTON

Avant son départ pour Washington, le personnel du ministère des Affaires Etrangères a offert un thé en l'honneur de S.E. Kamel Abdel Réhim bey, ambassadeur d'Egypte à cette ville. Durant cette réception un plateau en argent lui fut présenté en souvenir.

Au nom des fonctionnaires du ministère S.E. Waguïh Rustom bey, prononça quelques mots de circonstance exaltant ses qualités et son activité au ministère qui ne sera pas oubliée de sitôt.

Prenant la parole, Kamel Abdel Réhim bey déclara que le ministère des Affaires Etrangères a passé de la période de guerre qui est une période de calme à celle de la paix, période d'activité.

Il rappela les nombreuses activités du ministère au cours des deux dernières années et souhaita à son successeur S.E. Abdel Khalek Hassouna pacha le plus franc succès.

A L'AMBASSADE DES ETATS-UNIS

Le chargé d'Affaires de l'ambassade américaine et Mme Jefferson recevaient le dimanche 4 Juillet, à l'occasion de la fête nationale de l'Indépendance Day, à leur domicile à Ghizeh, les membres de la colonie américaine. Près de 500 personnes ont pris part à cette réception en plein air où un orchestre exécuta des airs les plus modernes tandis qu'un buffet servait des rafraîchissements.

S.E. M. Stanton Griffis, qui succède à M. S. Pinkney Tuck, comme ambassadeur des Etats-Unis au Caire, est une des plus éminentes personnalités du corps diplomatique américain. M. Griffis, diplômé de l'université de Nornell, fut nommé en 1910 recteur de cette université. Une des caractéristiques de sa carrière est qu'il était étroitement attaché à l'industrie cinématographique des Etats-Unis. Président, en 1943, des services cinématographiques de l'armée américaine, il reçut de nombreuses décorations pour l'œuvre qu'il accomplit, dont la Médaille du Mérite, la plus haute décoration civile américaine. M. Griffis, qui est âgé de 61 ans, est associé à la firme d'investissements bancaires Hemphill, Noyes et Co., et président du comité exécutif de la Société cinématographique Paramount.

UN NOUVEAU CONSUL DES ETATS-UNIS AU CAIRE

M. Hartwell Johnson, nouveau consul des Etats-Unis au Caire, a pris, il y a quelques jours, possession de ses fonctions. M. Johnson est un diplomate de carrière; il fut, en 1940, adjoint du représentant de M. Rooevelt auprès des Chefs d'Etat européens et a été jusqu'à récemment consul en France.

UNE INTERVIEW DU ROI PIERRE DE YOUGOSLAVIE



S.M. le Roi Pierre II de Yougoslavie.

La presse américaine entière consacre une attention particulière au séjour du Roi Pierre de Yougoslavie aux Etats-Unis. De nombreux articles exprimant la sympathie de l'Amérique envers le malheureux peuple de Yougoslavie et son Souverain en exil ont été publiés par tous les principaux journaux. L'intérêt que cette visite a provoqué aux Etats-Unis est suffisamment illustré par le fait que la Compagnie « Moviton News » a sollicité le Roi Pierre de lui accorder une interview pour son journal de télévision et de film. L'interview est diffusée et projetée à travers toute l'Amérique.

Dans son interview le Roi Pierre II de Yougoslavie, répondant à la question, quelle est son opinion sur le Plan Marshall, a déclaré : « Selon mon avis, l'Europe épuisée a accepté avec bonne volonté non seulement parce qu'elle en a besoin, mais aussi et surtout parce qu'il est considéré par tous les pays Européens, de deux côtés du rideau de fer, comme le symbole suprême de la solidarité du monde civilisé et démocratique. Grâce à l'intermédiaire du Plan Marshall,

les Etats-Unis réunissent toutes les forces constructives, tous les cœurs honnêtes et toutes les vertus à ces moments critiques de l'histoire, définissant de cette manière non seulement leur attitude, mais prenant aussi fermement dans leurs mains les rênes de la politique mondiale démocratique. L'Amérique tient haut le flambeau de la Liberté, qui illumine tous les idéaux sublimes de l'Humanité. Elle déploie en outre tous les efforts pour faire respecter les principes de la justice objective et de la morale chrétienne — comme elle le faisait d'ailleurs dans le passé. Elle insuffle dans nos cœurs l'espoir que la civilisation humaine sera sauvée. »

A la question, si son sort emplit son cœur d'amertume, le Roi Pierre a dit : « Non. Il est vrai que je suis profondément triste d'avoir perdu mon foyer, ma patrie, qui est en même temps le foyer de mon peuple, aujourd'hui si malheureux, mais je suis sûr que cette situation ne pourra pas se consolider. Je rentrerai tôt ou tard dans mon pays pour y partager la joie et la chance ainsi que la malchance avec mon peuple héroïque.

Cette interview est non seulement projetée dans tous les cinémas américains, mais fut aussi diffusée à trois reprises par les stations de télévision, après avoir été annoncée au préalable.

A L'AMBASSADE DE FRANCE

La colonie française s'est réunie, le 14 Juillet, à l'Ambassade de France pour célébrer la fête nationale du XIV Juillet. On remarquait dans l'assistance de nombreuses personnalités égyptiennes amies de la France.

C'est M. Manhès, vice-président de la colonie, qui prit le premier la parole :

Discours de
Jacques Manhès

Monsieur l'Ambassadeur,

En l'absence de notre Président, Monsieur Maucorps, et de notre premier Vice Président, Monsieur Thoreau, j'ai l'honneur de vous présenter aujourd'hui les compliments de notre Colonie, à l'occasion de notre Fête Nationale. Il me semble inutile d'insister sur la solidité des liens qui nous unissent à la Mère Patrie, aussi vius demanderai-je simplement de transmettre à Monsieur le Président de la République les vœux que nous formons pour la grandeur de la France et l'accroissement de sa prospérité.

Mes Chers Compatriotes,

Les traditions veulent que dans cette réunion du 14 juillet, le Représentant de la Colonie s'efforce de dégager des événements du moment les raisons que l'on peut avoir d'espérer un meilleur avenir.

En ce qui concerne la situation internationale, la tâche est trop ardue, et je ne veux pas me hasarder à de vains pronostics qui ne reposeraient d'ailleurs sur aucune base sérieuse.

Par contre, je crois que sur le plan National Français, tous les espoirs nous sont permis. Des chiffres officiels qui nous sont communiqués, nous constatons que dans tous les domaines, la production s'accroît régulièrement et dépasse déjà sérieusement dans certaines industries, la production de 1938. En agriculture également,

les résultats déjà acquis, et les promesses de cultures encore sur pieds permettent de conclure pour cette année à une production au dessus de la moyenne.

Enfin, malgré l'incertitude de la situation internationale, le mouvement touristique déjà amorcé l'an dernier s'amplifie de jour en jour.

Nos stations d'estivage, nos plages et nos villes d'eaux ont retrouvé la faveur de leur clientèle d'antan, heureuse de jouir, dans les circonstances actuelles, de l'inappréciable douceur de vivre qui fait le charme de nos provinces Françaises.

En ce qui concerne plus spécialement l'accord commercial que vous venez de conclure, Monsieur l'Ambassadeur, il nous permet d'intensifier entre la France et l'Égypte des relations qui furent toujours cordiales et qui reprendront rapidement, j'en suis certain, le rythme auquel nous étions habitués.

Il me semble donc, que, sauf complications d'ordre international auxquelles je ne veux pas croire, nous pouvons envisager l'avenir avec confiance.

Avant de terminer, je vous demande, Monsieur l'Ambassadeur, de vouloir bien présenter au nom de notre colonie, à Sa Gracieuse Majesté le Roi Farouk I, nos hommages les plus respectueux en y joignant l'expression des vœux que nous formons pour la grandeur de son règne et la prospérité de l'Égypte.

Répondant à M. Manhès, S.E. M. Gilbert Arvengas, ambassadeur de France, le remercia vivement ainsi que la colonie française, et prononça le discours ci-après :

Discours de l'Ambassadeur Gilbert Arvengas

Monsieur le Président,

Je vous remercie vivement des paroles que vous avez bien voulu m'adresser au nom de la Colonie française. Je ne manquerai pas, selon le désir que vous m'exprimez, de me faire auprès de M. le Président de la République l'interprète des vœux que les Français du Caire forment en ce jour de notre Fête Nationale et dont tant de gt-

ndreux témoignages de leur patriotisme soulignent la ferveur.

Mesdames, Messieurs et chers compatriotes,

Selon la tradition, nous réunissant ici le 1er janvier, nous nous interrogeons sur ce que nous réserve l'année où nous entrons; puis, tout juste à mi-chemin de l'année, notre Fête Nationale, en nous réunissant de nouveau, nous permet de considérer le chemin parcouru et, comme on dit communément, de faire le point.

Cette année s'ouvrait sur de sombres incertitudes et sans doute de bien sombres incertitudes demeurent encore. Dans la grande confusion du monde actuel elles ne paraissent pas près de se dissiper. Et pourtant, au cours de ces derniers mois des événements capables d'ouvrir de vastes perspectives et d'éveiller de grandes espérances se sont accomplis.

Ces espérances font écho à celles qui, il y a tout juste un siècle, se répandaient, alors qu'un grand souffle de rénovation politique et spirituelle parcourait toute l'Europe et que l'on croyait pressentir l'avènement d'une ère nouvelle.

Nous avons vu ces derniers temps se dessiner un important mouvement vers une Europe unie. De nombreux pays européens ont pris conscience de la solidarité qui les unit les uns aux autres. Un commun destin, né de la guerre et de ses dévastations, ne commande-t-il pas, passant outre les divergences et les antagonismes, de s'unir pour résoudre des problèmes semblables ? C'est pourquoi nous assistons à un effort considérable des pays européens de l'ouest tendant à mettre en commun leurs ressources, à développer sur les plans politique, militaire, économique, monétaire et financier leur coopération, au prix même de limites mutuellement consenties à leurs souverainetés.

Ainsi a été constitué en mars dernier, à Bruxelles, l'Union de l'Europe Occidentale, ou l'Union dite des Cinq, groupant la Grande-Bretagne, la France, la Belgique, les Pays-Bas, le Luxembourg. Dès maintenant les organes de cette Union fonctionnent normalement.

Le 16 avril dernier, dans une cérémonie solennelle à Paris, au quai d'Orsay, la Charte de la Coopération Economique Européenne était signée par les représentants de 16 pays ainsi que par les Généraux commandant les zones amé-

ricaine, britannique et française en Allemagne. Peu après, les divers rouages de la nouvelle organisation dite des seize, qui a son siège à Paris, étaient créés.

Le mois suivant, le 7 mai, s'ouvrait à La Haye, sous la présidence de M. Winston Churchill, le Congrès de l'Europe. Jamais encore l'idée européenne n'avait provoqué un aussi vaste rassemblement d'hommes de bonne volonté de tendances politiques diverses. A ces assises étaient présents 800 délégués de 25 nationalités. Ce congrès s'est prononcé pour la création d'une assemblée européenne.

Ainsi l'Europe, une partie de l'Europe, s'organise et cependant elle se rapproche de l'Amérique, qui a elle-même conscience que son destin est solidaire de celui de l'Europe.

Certes cette construction n'est pas encore près de devenir une réalité. Le chantier où s'édifie l'Europe offre encore un aspect chaotique et incertain. Mais déjà des profils se dessinent.

C'est assurément du vaste pays qui en occupe le centre même que dépend en grande partie la solidité et l'harmonie de la construction de l'Europe. Aussi le problème de l'Allemagne demeure-t-il, surtout pour la France, le plus grave de tous ceux qui se posent.

En ce tricentenaire des traités de Westphalie qui réglèrent pour longtemps le problème germanique, puissions-nous voir se fixer, pour le plus grand bien de l'Europe, le destin de l'Allemagne.

Parmi les ouvriers de cette construction européenne nous sommes fiers de constater que ceux de notre pays se sont constamment montrés parmi les plus zélés. Tout en apportant sa contribution à cette grande tâche, la France poursuit celle de sa propre reconstruction, convaincue que l'une et l'autre sont étroitement liées.

Au cours des derniers mois les progrès du redressement économique de la France se sont affirmés d'une manière éclatante. Tous les visiteurs de notre pays sont frappés de cette merveilleuse renaissance.

Paris a retrouvé ses grâces et ses prestiges qui lui composent ce visage rayonnant, avec lequel il s'apprête à accueillir dans quelques semaines les délégués de l'Assemblée Générale de l'O.N.U.

Si nous portons nos regards sur le plan qui nous est plus familier.

des relations de notre pays avec l'Egypte, nous avons la vive satisfaction d'enregistrer la conclusion, le mois dernier, d'un accord commercial.

Un accord commercial n'établit pas seulement entre deux pays un échange de produits, accompagné de l'organisation de moyens de paiement. Ces sèches opérations commerciales et comptables ont des prolongements indéfinis sur le plan humain.

A l'occasion de ces opérations des relations personnelles se nouent, des contacts se prennent, des visites s'échangent, des collaborations s'établissent. L'usage de produits étrangers nouveaux éveille des curiosités, modifie des goûts, développe des affinités. Les produits évoquent le pays d'où ils viennent, ils ajoutent à la connaissance de ce pays, de ses particularités, de ses nuances.

On dit communément dans la vie sociale que les relations conduisent aux amitiés. On noue d'abord des relations, on a ensuite des amis. Sans jouer sur les mots, il en est de même dans la vie économique. Les relations économiques vivifiées par les récents accords multiplieront entre égyptiens et français des contacts d'où naîtront des amitiés nouvelles; elles resserreront ainsi l'amitié franco-égyptienne que je suis heureux de célébrer en ce jour de notre Fête Nationale où tant d'Égyptiens veulent bien nous apporter leurs vœux.

A ces vœux, que nous accueillons avec gratitude, je suis heureux de répondre en renouvelant au noble pays qui nous offre l'hospitalité ceux que nous formons de tout cœur pour sa prospérité. Il me sera particulièrement agréable de prier Sa Majesté le Roi d'agréer les vœux de tous les français d'Égypte pour Sa Personne et pour la gloire de Son Règne.

Des vifs applaudissements couvrirent les dernières paroles de l'éminent représentant de la République Française.

Puis on sabla le champagne pour fêter ce mémorable souvenir.

A LA LEGATION DE BELGIQUE

Pour commémorer la fête de l'Indépendance Belge, le Baron J. Van den Bosch, Chargé d'Affaires de la Belgique, offrait une brillante réception le 21 Juillet dans les salons de la Légation. Toutes les personnalités de la Colonie Belge, les membres de la Légation des

A LA LEGATION DE BELGIQUE



Les membres de la Légation et quelques amis de la Belgique... On reconnaît Mme Kamel Toueg, S.E. Sésostris Sidarouss pacha, M. uamel Toueg, M. Didjkatra, 1er secrétaire à la Légation de Hollande, M. Marchand et M. Van Den Bosch Chargé d'Affaires p.i.

Pays-Bas au Caire ainsi que les amis de la Belgique assistaient à cette réunion.

A LA LEGATION D'AUTRICHE

Nous avons appris avec beaucoup de regret le départ subite d'Égypte de M. le Dr. Erich Bielka-Karltru, premier Chargé d'Affaires d'Autriche en Égypte depuis la reprise des relations diplomatiques entre nos deux pays. Le Dr. Bielka-Karltru, qui était rapidement devenu populaire au Caire a été appelé à un haut poste à la section économique du Ministère des Affaires Etrangères de Vienne. Nous lui souhaitons plein succès, en exprimant l'espoir de le revoir un jour prochain revenir en Égypte.

LAURIERS

L'Institut des Arts, Sciences et Lettres de Paris, sur la proposition de M. le Ministre de l'Éducation Nationale décerna par Diplôme No. 4098 daté le 20 juin 1948, au Bibliothécaire Patriarcal, Dr. T.D. Mosconas, la Médaille de Vermeil de l'Institut pour services rendus aux Lettres et Sciences. Le Dr. Mosconas résida dans les Colonies de l'Ouest Africain et publia deux intéressants ouvrages « Alaafia » et « In Black and White » scènes de la vie coloniale. Nous apprenons



que ce dernier sera incessamment republié à Londres.

Nos plus vives félicitations.

« AL BASSIR »

Notre excellent confrère « Al Bassir » que dirigent Mtres Charles et Maurice Schmeil vient de faire paraître un superbe numéro spécial qui est le livre d'or « Al Bassir ». En effet, cette brochure somptueusement éditée et traitant de l'évolution de l'Égypte commémore les 50 années d'existence de cet organe bien connu de la Presse arabe et nous adressons à ses propriétaires toutes nos félicitations à cette heureuse occasion.



UNE BELLE MANIFESTATION DE L'AMITIE GRECO-EGYPTIENNE

Le Dimanche 20 juin le Cercle Hellénique du Caire ayant à sa tête son actif président et Mme C. Zarris et les membres du Conseil s'est rendu sur autorisation du Ministère de la Défense, à l'Hôpital Militaire de Helmieh afin de distribuer des cigarettes et des doucours aux officiers et aux soldats blessés durant les combats de Palestine. Les visiteurs parmi lesquels se trouvaient l'Attaché de Presse de la Légation Royale de Grèce et Secrétaire du Comité Egypte-Grèce et Madame Stavrinou, et les représentants de journaux grecs et étrangers, furent cordialement reçus par les dirigeants de l'Hôpital qui les ont accompagnés durant leur visite et la distribution des cadeaux aux héroïques soldats de l'Egypte.

UN CLUB PHILHELLENE A OXFORD

Dans la grande salle de l'Université d'Oxford a eu lieu le 1er Mai dernier la cérémonie de l'ouverture du Club Philhellène de l'Université en présence de plus d'une centaine de personnalités. Le prof. Gilbert Murray, l'un des vice-présidents du Club, a prononcé le discours d'ouverture. Après avoir montré l'importance et l'influence de l'esprit grec antique dont la conversation constitue un honneur et un devoir pour l'Université, l'orateur s'est reporté à la Grèce moderne. Il a relevé que même durant la durée relativement courte de sa nouvelle existence, la Grèce a fait preuve de vitalité

d'esprit créateur et de foi dans l'avenir. L'orateur a ensuite dépeint en vives couleurs les vertus du peuple grec et de son armée.

Le 3 juin lord Long, qui a visité dernièrement la Grèce, a donné une conférence à ce club. Il a montré la position vitale qu'occupe la Grèce dans le Moyen Orient et a déclaré qu'à son avis aucun gouvernement britannique pendant les trente dernières années n'a fait un réel effort pour entrer dans le véritable sens de la situation grecque.



Lord Long a rendu hommage au Roi Georges II, rappelant qu'il fut le seul Roi honoré d'une décoration anglaise pour des services distingués sur le champ de bataille. A propos de la lutte contre les bandits, il dit que la plupart sont des sadiques et des assassins. Se référant aux récentes exécutions il les a déclarées absolument justifiées puis il s'en prit à ceux qui sont considérés comme responsa-

bles en Angleterre et qui n'ont pas hésité, dit l'orateur à blâmer les actes d'un pays étranger, mais ami et allié.

Le conférencier fit ensuite l'éloge de l'héroïsme et de l'abnégation de la Reine Frédérique. Il mit en relief les efforts des chefs du gouvernement grec pour sauver le pays pendant les jours difficiles qu'il traverse. Le monde entier est débiteur de la Grèce, dit Lord Long en terminant. Le peuple grec sera récompensé pour son courage et son héroïsme.

NOTES ROSES

Le Dimanche 20 Juin a été célébré, au milieu de personnalités officielles et de tout Alexandria select en l'Eglise de Saint Etienne de Ramleh, pleine de corbeilles de fleurs blanches, le mariage de M. André Genaropoulo d'Alexandrie avec la gracieuse et charmante Mlle Alice Maratos, fille bien aimée de Mme Nina Maratos du Caire.

Le Mariage fut béni par l'Archimandrite Akakios et selon la tradition orthodoxe les bagues ont été échangées par l'industriel bien

connu d'Alexandrie, M. D. Zerbin.

Une réception suivit la cérémonie dans les vastes jardins de la villa de Ramleh de M. et Mme D. Zerbin richement illuminés pour la circonstance et où un buffet dressé par la Maison Pastroudis résista à toutes les attaques.

Aux heureux époux « La Semaine Egyptienne » souhaite une vie pleine de bonheur.

Chronique des livres

JEAN LAFFITTE : « *Ceux qui vivent* » (Editions Hier et Aujourd'hui, 24, Rue Racine, Paris, 6ème arr.) 1947.

Jean Laffitte a écrit sur la Résistance et les camps de déportation un témoignage émouvant de naturel et de simplicité. Ceux que les récits des temps effroyables que nous avons vécus ont vite fatigués, pressés qu'ils étaient de retourner à leurs émoulinées habitudes, seraient bien inspirés d'ouvrir ce livre : ils y verraient des hommes.

« Le style est l'homme même ». On a tellement répété cette maxime qu'on n'ose plus la dire encore ; pourtant, à propos de ce livre, on se croit obligé de la rappeler. Ces phrases courtes, simples, sans recherche, révèlent le caractère de celui qui les a écrites : leur netteté même témoigne en faveur de sa franchise et de sa fermeté. Elles s'adaptent de la manière la plus naturelle aux paroles, aux actes, aux scènes qu'elles reproduisent. En face des spectacles les plus révoltants d'inhumanité que l'on ait jamais vus, elles retrouvent cette mâle simplicité qui révèle le sang-froid de l'homme qui les a subis, sa maîtrise de soi, et sa sainte nature.

Car, Laffitte tient le bon, le vrai milieu, entre l'homme qui fuirait ces visions par manque de courage, et celui qui s'y complairait par sadisme. Il raconte sobrement, et cette sobriété grave le tableau dans l'esprit une fois pour toutes. On n'oubliera jamais plus le récit de l'odieux cortège qui conduisait le détenu à sa potence, précédé d'une fanfare qui jouait la rengaine de notre radio : « J'attendrai... la nuit et le jour... ton retour » ; la page lue, on pose le livre sur ses genoux, les yeux vagues. Plus loin, on peut à peine suivre la description de la folle descente des wagonnets derrière chacun desquels on avait ordonné à deux prisonniers de se tenir et de courir : dans une courbe, les premiers wagonnets sautaient des rails et dans un fracas de ferraille les hommes s'abattaient, chairs et os défoncés ! Les milliers de captifs de Mauthausen qui devaient assister à ces scènes, seraient les dents, contenaient leur rage. Il leur fallait surmonter leur colère. Il fallait vivre ! C'est tout le sens du livre. Tenir, vivre, pour défier les bourreaux, pour triompher de leur sadisme, pour ne pas leur abandonner la terre, pour la leur arracher des mains, vivre pour ne pas permettre à ces monstres de faire du monde un enfer atroce. C'est pour cela que Laffitte et ses camarades se raidissent, rentrent leur douleur et leur haine ; c'est aussi cette volonté de raidissement qui donne aux phrases leur rigueur. On comprend maintenant que le seul témoignage estimable de cette guerre de maquis et de camps, soit celui qui révèle un caractère, car, rien n'est supérieur à l'homme qui se dompte, qui se dépasse, comme l'a parfois dit la littérature pour des raisons moins valables. La littérature se passionne souvent pour des déchets d'hommes — il y en a quelques portraits dans ce livre — mais ils ne sauraient intéresser que le dilettante, curieux de ses réactions, mais pas curieux des hommes. La vie n'est pas un jeu.

Or, Laffitte et ses camarades de geôle ont tenu. Dans les camps de Mauthausen et d'Ebensee, ils ne se sont pas soumis à leurs « Kapos », ces détenus de droit commun, qui, pour arracher des confidences

aux prisonniers, étaient parvenus à recevoir de leurs chefs l'étiquette trompeuse du triangle rouge ! Ils ont travaillé pour se soutenir et se protéger les uns les autres, pour se donner la force physique de durer. Cela veut-il dire qu'ils se soient volontairement fermés à tout sentiment, à tout ce qui fait la vie intérieure de l'être ? Mais le sentiment de la camaraderie, de l'entraide s'est au contraire développé, et il a suscité entre eux des actes merveilleux de générosité. Même devant un beau spectacle de la nature, quand ils cheminaient sur la route vers la carrière, ils ne se refusaient pas à l'émission ; mais ils la voulaient fugitive. A plus tard, les attendrissements ! Il est déjà remarquable qu'ils n'aient pas maudit la beauté des paysages qu'ils voyaient. C'eût été, indirectement, les rappeler à l'horreur de leur condition présente. Ils ont voulu se maintenir intacts. Et c'est seulement au retour en France, lorsqu'il eût franchi la frontière, que Laffitte a laissé couler ses larmes.

C'est à cette grandeur simple, mais ferme, que peuvent s'élever des hommes qui connaissent le sens de leur combat. Lorsque l'on pense à eux, on ne désespère plus de l'humanité.

François Talva

ROBERT SCHNEB : « *Ledru-Rollin* » (Presses Universitaires de France, Paris).

« Orateur sanguin, point du tout sanguinaire » comme l'observait un contemporain, Ledru-Rollin a trouvé en M. R. Schneb un biographe objectif qui s'est attaché à retracer dans un détail méticuleux son rôle au cours de la Révolution de 1848. Il ressort de ce portrait que ce grand orateur et patriote dont le nom reste attaché à l'institution du suffrage universel, méritait mieux que le jugement accablant dont l'a gratifié l'éminent historien, Albert Mathiez.

ARMAND CUVILLIER : « *P.J.B. Buchez et les origines du socialisme chrétien*. (Presses Universitaires de France, Paris).

C'est un hommage touchant que celui de M. A. Cuvillier à l'égard d'un penseur, à peu près oublié aujourd'hui. Buchez (1796-1865) qui fut l'un des auteurs de l'« Histoire Parlementaire de la Révolution Française » en 40 volumes et un théoricien politique, d'une influence non négligeable sur les courants qui préparèrent la Révolution de 1848 fonda une école catholique sociale, dont le propos devait être l'amélioration des classes ouvrières. L'analyse des conceptions dont cette intelligence d'élite se fit le protagoniste occupe à peu près tout le contenu de cette plaquette, dont on goûtera la contribution à l'Histoire des Idées au XIXème siècle.

LEON MARC : « *Les heures douloureuses de la Grèce libérée* » (Editions de la Tournelle, Paris).

Témoin des luttes fratricides qui d'Octobre 1944 à Janvier 1945, endeuillèrent la Grèce et alarmèrent l'humanité, M. Léon Marc a tenu à révéler d'après le « Journal » qu'il tenait directement en français — et quel verbe châtié et lumineux est le sien — le détail de l'anarchie, qui suivit le départ des troupes

d'occupation allemandes et bulgares. Les méfaits des Ellassites et les crimes qu'ils accomplirent sont narrés par un survivant de ces journées de terreur froide, où la vie n'avait pratiquement plus de valeur, et où seule la vengeance s'étalait impunément d'un point à l'autre du pays. Ce récit qui tire sa force dramatique, de la sobriété du témoignage et des réflexions dont l'accompagne un esprit cultivé et épris de raison est un documentaire qui a peut-être autant de prix que « Les croix de bois » de Dorgelès, ou le « Testament of Youth » de Vera Brittain.

JEAN CASSOU : « Le quarante huitard » (Presses Universitaires de France, Paris).

Pour Jean Cassou, le « Quarante Huitard » c'est d'abord et magistralement Victor Hugo. Et à sa suite c'est une série de figures illustrés ou tout simplement nimbées de beauté spirituelle qu'il ressuscite dans ce verbe passionné et d'une admirable ciselure qu'est le sien. « Un grand artiste impose l'image de l'unité » s'exclame Jean Cassou à propos de Daumier. Et c'est bien la réflexion qui s'impose à son propos même lorsque l'on parcourt, charmé, cet opuscule traversé d'une éloquence, qui est synthèse fulgurante de sensibilité et de culture.

PAUL BASTID : « L'avènement du suffrage universel » (Presses Universitaires de France, Paris).

C'est une page d'histoire qu'évoque l'éminent juriste dans cette plaquette dédiée à « L'avènement du suffrage universel », qu'il estime avoir constitué le principal titre de gloire de la Révolution de 1848. Ce tournant important de la vie politique et parlementaire de la France, dont l'influence sur les idées constitutionnelles en cours en Europe devait bientôt devenir évidente, est retracé par M. Bastid avec une conscience et une animation qui lui confèrent la valeur d'un vivant témoignage.

A. Shual

RENE BRAY : « La préciosité et les précieux » (Albin Michel, Paris).

Un critique naguère intitulait son livre « Précieux Giraudoux ». Thibaudet voyait dans la préciosité l'un des mirages vers lequel tendait l'effort de Mallarmé. On n'a pas criant de classer Molière comme « auteur précieux ». On sait du reste l'importance qu'ont eue dans la vie du XVII^e siècle salons précieux d'Arthémise et de Sapho. Le mot de précieux est un de ces vocables dont on use souvent sans bien savoir ce qu'ils désignent. Cette étude a pour objet sa définition.

Mais une définition assez compréhensive pour convenir à Thibaut de Champagne et à Eluard, à Scève et à Banville, à Desportes et à Mallarmé. La préciosité naît avec l'amour courtois, reflorit avec le Pétrarquisme, s'épanouit dans la société du grand siècle. La révolution la brise, avec la mondanité qui la soutenait. Le désenchantement des jeunes romantiques se complait dans des figurations qui la ressuscitent. Mallarmé l'approfondit. Valéry, Giraudoux, les surréalistes l'intègrent dans la poésie moderne. Qu'y a-t-il de commun à ces œuvres ?

Rien ne servirait de suivre la tradition précieuse, en mieux historien, à travers tous ceux qu'elle a ins-

pirés. Beaucoup légitimement sont oubliés. Mais ceux que nous lisons toujours, ceux que la préciosité a orientés vers la beauté, ceux à qui elle a donné une allure originale, faire de ceux là, un bouquet sur lequel l'analyse tâche à dessiner les traits d'une commune figure, l'entreprise a paru digne d'intérêt et non dépourvue d'utilité. Le critique y trouvera l'occasion de donner plus de rigueur à son vocabulaire. Le lettré y méditera sur la nature profonde de l'art. Tous les amoureux du verbe se plairont à l'évocation d'une glorieuse lignée de poètes français.

JEAN DES CILLEULS : « Au corps de cavalerie avec le service de santé (Albin Michel, Paris).

Ces quelques pages n'ont point pour but d'apporter à quelques problèmes qui se posent ou se renouvellent au corps des guerres, en matière de Service de Santé, les enseignements d'un passé qui — déjà — s'estompe dans le temps. Elles visent très simplement à rappeler les efforts accomplis pour mener à bien une mission difficile en des heures particulièrement critiques, et comment chacun, en des circonstances dont on était loin de prévoir initialement l'évolution tragique, a su s'adapter à la situation quotidienne, sans jamais se décourager le long du chemin.

Appartenant à une grande unité d'élite « première et dernière au feu », le Service de Santé du Corps de Cavalerie a tenu à se montrer digne des traditions séculaires du Corps de Santé et de celles particulièrement glorieuses de l'Arme aux côtés de laquelle il était appelé à l'honneur d'accomplir sa mission salvatrice.

Sévèrement éprouvé par le feu de l'ennemi, bouculé presque chaque jour dans ses plans, risquant fréquemment de tomber aux mains de l'adversaire, il s'est efforcé de prodiguer à la troupe et à ses chefs, dont la santé et la vie étaient confiés à sa garde, des soins éclairés et dévoués, et le réconfort de sa présence. Fortement constitué au début de la bataille, réduit plus tard à des effectifs minimes, il est arrivé malgré toutes les vicissitudes, à mener jusqu'au bout sa tâche laborieuse. Il convenait d'en donner témoignage, en souvenir de celle et de ceux qui sont tombés glorieusement, dans l'accomplissement du devoir.

P. PIPINELLIS : « Histoire de la Politique extérieure de la Grèce (1923-1941) Athènes.

Au moment d'aller sous presse nous recevons ce très intéressant ouvrage dû à la plume de M. P. Pipinellis, Sous-Secrétaire d'Etat permanent au Ministère Hellénique des Affaires Etrangères. L'auteur ayant occupé des postes importants dans la diplomatie et suivi de près les événements qui se sont succédés de l'après guerre de 1914 à 1941 était tout indiqué pour écrire un ouvrage de cette importance.

Dans un de nos prochains numéros nous analyserons cette sérieuse contribution à l'étude de l'histoire politique de la Grèce du dernier quart de siècle, que nous recommandons d'ores et déjà à nos lecteurs autant pour sa documentation, qui jette une lumière nouvelle sur les efforts de la Grèce pour une entente balkanique, que pour le style vivant dont il est animé.

Sem

ZOTTOS



ZIBIB



ZOTTOS & CO.

DISTILLATEURS

R. C. No. 6666 Alex. : Maison Etablie depuis 1918

Siège Social à ALEXANDRIE :

97, Rue Tigrane Pacha

CLEOPARTA - LES - BAINS

B. P. No. 394 — Tél. 17-92 R.

Succursale au CAIRE :

77, Rue Malika Nazli

B. P. No. — 731 R. C. No. 14510 — Tél. No. 56923

Agence à PORT-SAID : B. P. No. 25

DISTILLERIES:

à Cléopatra les Bains et Siouf

Administrateurs:

ANDRE ZOTTOS ET STEFANOS ZOTTOS

Produits :

Zibib-Brandy (V.O. & V.S.O.P.) - Rhum
(Supérieur & d'Habitant) Gin-liqueurs
Vermouth-Sirops aux Jus de Fruits.

T. A. E.

G R E E K A I R L I N E S

Membre de l'Union Internationale des Transports Aériens (I. A. T. A.)

ALEXANDRIE - ATHENES : Chaque MARDI et SAMEDI

Départ de l'Aérodrome Fouad à 8 h. 00

Arrivée à l'Aérodrome Hellénique à 11 h. 30

ATHENES - ALEXANDRIE : Chaque LUNDI et VENDREDI

Départ de l'Aérodrome Hellénique à 2 h. 30 p.m.

Arrivée à l'Aérodrome Fouad à 5 h. 50 p.m.

PROCHAINEMENT :

Inauguration d'une Ligne Aérienne Bi-hebdomadaire

RHODES - ALEXANDRIE

Prix des Billets :

Alexandrie—Athènes (simple) L.Eg. 17.

Aller et Retour L.Eg. 32,895

Pour tous renseignements, s'adresser :

aux BUREAUX T.A.E , Hôtel Métropole

35, Bld. Saad Zaghloul (Alexandrie), Tél. 21467 (5 lig.)

AUX AGENTS GENERAUX EN EGYPTE :

MISR AIRLINES, S.A.E.

ainsi qu'à toutes les Agences de Voyages.

La Réouverture de nos Magasins

aura lieu à la veille des Fêtes de Bairam

Lundi 2 Août 1948

Cicurel

Visitez nos Rayons de CONFECTION pour DAMES

et CONFECTION pour Hommes & Garçonnetts

R. C. C. 26426